

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Journal du Cultivateur

PROCÉDÉS DU BUREAU D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

VOL. II., No. 8, MONTRÉAL, DÉCEMBRE, 1854.

FRANC DE PORT.

PRIX 28. PAR ANNÉE, PAYABLE D'AVANCE.

Journal du Cultivateur.

PRODUITS CANADIENS A L'EXHIBITION DE PARIS.

Nous avons reçu de la "Commission Impériale de l'Exhibition Universelle" à Paris, tous les documents qui sont émanés de cette commission, et comme le Canada doit être bien représenté dans ce grand rassemblement du monde industriel, et comme il importe que nos agriculteurs soient bien informés à l'égard de la classification et des arrangements de l'exhibition en expectative, nous publierons de temps en temps ces documents afin que le cultivateur canadien n'ignore rien à ce sujet.

Le principe de classification adopté par la Commission Impériale, a été de grouper ensemble, non seulement tous les produits offerts, mais encore les substances d'où proviennent ces produits, les outils ou instruments, avec lesquels ils ont été élaborés et procurés et la théorie sur laquelle les plus grands résultats peuvent être atteints avec la plus petite dépense de temps et d'argent. En suivant cette vaste et large voie, on rendra le plus grand service possible aux arts industriels et afin que ce service soit répandu autant que possible, la Commission Impériale invite et la Commission Canadienne après elle a suggéré qu'il soit donné des renseignements descriptifs, toutes les fois que cela pourra se faire avec avantage, de tous les procédés améliorés, et que telles descriptions soient imprimées dans différentes langues pour l'avantage de toutes les nations qui profiteront des découvertes des améliorations qui auront été faites.

Pleinement convaincue de l'importance de pourvoir à un ample supplément de travail pour les immenses et fertiles territoires des deux Canadas, la Commission Canadienne a cru qu'il était désirable de disséminer en Europe des informations sur la condition industrielle et les capacités des provinces, et a offert à la compétition publique trois prix de £160, £60 et £40 pour les trois meilleurs essais présentés à la Commission, sur le Canada, ses ressources, sa construction géologique, ses traits géographiques, ses produits naturels, ses manufactures, son commerce, ses institutions sociales, d'éducation et politiques et sa statistique générale.

Quoique le temps pour préparer et envoyer ces essais soit en quelque sorte court, en autant qu'ils doivent être envoyés au Comité le quinze février prochain, nous sommes certains que la compétition sera active et le résultat utile au pays. Si la Commission Canadienne suit le plan de la Commission Impériale de France et fait imprimer les Essais couronnés en différents dialectes Européens, et les fait circuler en France, Germanie, Dannemark, Suède, Belgique et en Hollande, aussi bien que dans le Royaume-Uni, une vaste circulation en sera probablement le résultat. L'introduction de nouvelles races d'hommes s'améliorera suivant calcul, par le mélange de la condition physique des races existantes, et comme ils apporteront avec eux les arts, la connaissance industrielle d'autres terres, ils amélioreront en même temps la condition mentale, physique et educationnelle du peuple, outre qu'ils fourniront le supplément de travail dont le pays a tant de besoin.

Pour ces différentes raisons, nous regardons l'Exhibition de 1855, comme un événement de grande importance pour le peuple de ce pays, et surtout pour nos agriculteurs qui peuvent sentir les avantages qu'elle apportera dans l'introduction de nouveaux instruments et de nouveaux modes de culture, et plus de travail et de capital. Et nous espérons que les cultivateurs du Canada répondront cordialement aux demandes qui leur sont faites par la Commission Canadienne, et que ce beau pays sera bien et dignement représenté à l'Exhibition Universelle de 1855.

SYSTEME DE CLASSIFICATION POUR L'EXHIBITION FRANCAISE.

Nous donnons plus bas, pour l'information des cultivateurs, un résumé du système de classification proposé par la Commission Impériale dans le département d'agriculture. Il servira à expliquer l'arrangement projeté pour les articles à être exhibés, et montrera soigneusement la manière dans laquelle les jurés internationaux auront à examiner, et former leurs conclusions, et les vastes moyens qui seront fournis aux cultivateurs qui exhiberont, de présenter au monde les résultats de leur étude, de leur travail et de leurs dépenses.

CLASSE 3.—AGRICULTURE.

Ire Section.—*Statistique et Documents Généraux.*

Cartes agronomiques.

Plans de domaines systèmes d'assolement, etc.
Collections de terres arables de sous-sols, etc.
Collections de matières servant aux amendements et d'engrais divers.

Marnes, salins, tanques, coquilles marines, lignites pyriteux, etc.

Chaux, plâtres, argiles brûlées, cendres de toute sorte, etc.

Chaux phosphatées naturelles, os, noir animal, etc.

Plantes marines et terrestres.

Guanos, poudrettes, engrais de ferme résidus des centres de population, etc.

Engrais liquides, engrais divers.

2e Section.—*Génie Agricole.*

Dessèchements : plans d'ouvrages d'art, machines, appareils et instruments.

Drainage : plans généraux et matériel de toute espèce.

Irrigation : plans, machines et appareils.

Bâtiments d'habitation.

Bâtiments destinés aux animaux : écuries, étables, bergeries, porcheries, etc.

Bâtiments destinés aux récoltes : granges, fensils, etc.

Dépendances diverses : laiteries, fromageries, fosses à fumier et à purin, etc.

Puits, pompes, abreuvoirs, etc.

Clôtures de diverses sortes : barrières, portes, etc.

Constructions portatives : bergeries mobiles, etc.

3e Section.—*Matériel Agricole.*

Instruments de culture.

Charrues, herses, rouleaux, etc.

Bêches, houes, rateaux, etc.

Appareils divers employés pour la préparation et le nettoyage du sol.

Appareils divers employés pour les semences, les plantations, la distribution des engrais, etc.

Instruments de récolte.

Faux, serpes, faucilles, rateaux, faneuses, etc.

Machines à faucher et à moissonner, etc.

Appareils préparant les produits sous les formes où ils sont vendus ou consommés.

Fleaux, rouleaux de dépiquage, machines à battre et à égrener, vans, tarares, secoueurs de paille, etc.

Haches-pailles, concasseurs, coupe-racines, etc.

Presses, pressoirs, écraseurs, etc.

Appareils pour la conservation des produits.

Systèmes de meules, greniers mobiles, etc.

Appareils de transport.

Hottes, civières, brouettes, etc.

Camions, chars, chariots, tombereaux, traîneaux, etc.

Bateaux, barques, radeaux, etc.

Moteurs à l'usage des machines agricoles.

Manèges, machines à vapeur locomobiles, etc.

Meubles, ustensiles et outils divers d'un emploi général dans les exploitations agricoles.

Systèmes spéciaux de mobilier pour les habitations des agriculteurs, les écuries, les étables, etc.

Mobilier spécial des laiteries, des fromageries, etc.

Mobilier pour la préparation et la

conservation de la nourriture destinée aux agriculteurs.

Mobilier pour la préparation de la nourriture destinée aux animaux.

Instruments et outils spéciaux pour la culture des fruits, des fleurs, etc.

4e Section.—*Cultures Générales.*

Céréales : froment et ses variétés, épautre, seigle, riz, orge, avoine, maïs, sarrasin, millet, etc.

Plantes oléagineuses : colza, nazette, cameline, moutarde, pavot et ses variétés sésame, etc.

Légumes et plantes diverses dont les racines, les tiges et les feuilles sont employées comme aliments.

Légumes farineux : haricots, fèves, pois, vesces, lentilles, etc.

Tubercules : pommes de terre, patates, topinambours.

Racines : carottes, navets, panais, raves, radis, scorsannères, etc.

Bulbes épices : oignon, ail, etc.

Herbes aromatiques : houblon, fenouil, persil, etc.

Végétaux à organes foliacés employés comme salades.

Végétaux divers : choux, chicorée, épinards ; artichaux, asperges, etc.

Champignons, truffes, etc.

Cucurbitacées alimentaires : courges, concombres, pastèques, melons, etc.

Plantes tinctoriales ou coloractes.

Garance, indigo, persicaire, pastel, gaude, sumac, etc.

Safran, carthame, etc.

Plantes textiles : lins, chanvres, cotons, etc.

Plantes cultivées pour divers emplois spéciaux.

Tabacs, chardons, etc.

Plantes fourragères.

Végétaux des prairies permanentes, etc. : graminées.

Végétaux des prairies temporaires : luzerne, trèfle, sainfoin, lupuline, ajonc, genêt, spargule, etc.

5e Section.—*Cultures Spéciales.*

Culture des arbres et arbrisseaux en vue des fruits, des feuilles, etc.

Moyens généraux de culture et de reproduction : semis, plantations, greffes, etc.

Produits principaux de la culture.

Fruits farineux formant l'équivalent partiel des céréales : châtaignes, glands, etc.

Fruits oléagineux : olives, noix, faines, etc.

Fruits à pépins et à noyaux, fruits baies employés comme aliments ou pour la préparation des boissons fermentées.

Produits divers : feuilles, etc.

Cultures d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes pour l'ornement.

Moyens généraux de culture, appareils, instruments, outils, etc.

Produits de toute sorte, arbres et plantes d'ornement, fleurs.

Cultures de serre : pour les plantes d'ornement et les fleurs exotiques ; pour les primeurs de toute sorte, etc.

Essais d'acclimatation des espèces utiles de végétaux.

6e Section.—*Élevage des Animaux utiles.*

Animaux de trait ou bestiaux de toute sorte.

Procédés généraux de reproduction, d'élevage, d'engrais, etc.

Produits divers extraits des animaux : peaux, cuirs, poils, crins, laines, cornes, etc.

Animaux de basse-cours.

Procédés généraux de reproduction, d'élevage et d'engrais.

Produits divers : poils, plumes, etc.

Insectes utiles.

Procédés généraux d'élevage et de culture, produits divers des vers à soie, des abeilles, de la cochenille, &c.

7e Section.—*Industries immédiatement liées à l'Agriculture.*

Laiteries et fromageries.

Atelier pour la préparation de textiles brutes : filasses de lin et de chanvre, laines lavées, etc.

Atelierr pour la préparation des céréales.

Féculeries, distilleries, huileries, etc.

CULTURE EN FRANCE.

Il est de l'intérêt de nos cultivateurs de connaître en ce moment, autant que possible, l'état actuel de la culture en France. J'y suis allé en 1853, et je parlerai de ce dont je me rappelle de l'état de l'agriculture. Alors un correspondant du "*North British Agriculturist*," visita la France en 1854, et j'espère, en réunissant ses observations aux miennes, pouvoir donner une assez bonne notion générale de la culture actuelle en France.

Les départements que je connais le mieux sont ceux qui sont au nord et à l'est de Paris ; ils renferment les grands départements agricoles qui s'étendent depuis le Rhin et la Meuse jusqu'aux rivages de la mer. Les principales villes sont Abbeville, St. Omer, Compeigne, Rouen, Caen, et les villes du Havre, Dieppe, Boulogne, Calais, et Dunkirk, que j'ai plus ou moins parcourues. Je prendrai d'abord le département de l'Oise au nord de la capitale. Les terres dans cette partie du Pays sont ondulantes et pierreuses, et il y a beaucoup de craie depuis Paris jusqu' au nord. Dans quelques départements le sol est à six pieds de bas, dans la vallée de l'Oise, il y a une très grande alluvion de craie, tandis que dans les terrains

élevés du pays, la craie n'est couverte que par quelques pouces de terre légère.

Les cultivateurs sont pleins de santé, et la plus grande partie des terres sont cultivées par les propriétaires eux mêmes. La loi française divise le bien, échu par succession ou autrement, par égales parties dans la famille du défunt. Néanmoins, les parts sont assez considérables, vu la grandeur des terres, si ce n'est dans le voisinage des cités et des villes. La grandeur des terres varie suivant les propriétaires. La grandeur moyenne est d'environ 600 à 700 acres, mais il y a plusieurs terres qui ont plus. La longueur des baux à loyer varient, de 10, 18, et même 38 ans.

La rente ordinaire est de 80 francs ou £4 sterling par hectare français (100 acre); et la taxe, d'environ 13 francs par hectare, est généralement payée par le locataire. Les cultivateurs, quoiqu'à l'aise, sont très ménagés, pour l'habillement comme pour la nourriture; leurs femmes sont la vraie personnification de l'industrie. La femme du cultivateur français porte un vif intérêt à la maison, et peut comme le cultivateur lui-même, montrer quelque chose d'étrange sur tout, étant la même à la maison, parmi les bêtes à cornes, à la cour comme pour les volailles. Elle a assez à faire pour la nourriture des hommes et des femmes qui servent dans la maison, qui sont ordinairement en petit nombre, Quoiqu'elle ne tiennne pas beaucoup à sa toilette, elle porte toujours des habits qui caractérisent la femme bien élevée.

Un homme a ordinairement 25 acres à cultiver sur une ferme française. Les laboureurs sont ordinairement nourris à la maison, et couchent au dessus des étables. Ils se marient jeunes, et les travailleurs sont ordinairement mariés; leurs femmes vivent dans un village prochain de la ferme, où les maris vont les trouver tous les samedis au soir. Les gages du laboureur sont de deux à 300 francs, ou de £8 à £12 sterling, par année. Les femmes ont soin des animaux, sarclant et nettoyant les terres, et pendant la moisson elles gagnent de 4d à 6d par jour; les hommes gagnent de 10 à 18d par jour, en hiver, et de 18d à 1s 8d en été; mais ce dernier prix est considéré bien haut, et est rarement donné si ce n'est pendant la moisson à des hommes choisis. Le haut prix et la rareté croissante du bois de chauffage, sont sévèrement sentis par les gens de la campagne, excepté dans le voi-

sinage de Mons, Namur et Liège, où le charbon supplée au bois de chauffage. En général, les vivres sont à bas prix. Mais cette année le pain est venu bien cher, et malgré la bonne récolte, et le soin du gouvernement pour exempter le monopole, le prix du pain sera encore plus haut.

La race des vaches qu'ils gardent sont principalement des vaches Normandes.

On règle le nombre des moutons sur le nombre d'acres de terre en culture, qui est un mouton par acre, on ne le fait pas sur les petites fermes. Le système pour élever les moutons est de vendre les plus vieux et de les remplacer par des Agneaux.

Le système de culture est bien bon; un morceau de terre en friche, une prairie suivie par deux récoltes de céréales, le blé, a près la prairie et le morceau de terre en friche, ensuite l'avoine. La récolte moyenne du blé est 18 à 23 boisseaux par acre. Mais la récolte de cette année sera bien meilleure. La récolte de l'avoine est de 40 boisseaux par acre. La récolte du seigle est assez bonne, mais celle de l'orge l'est rarement. Une partie du trèfle et de l'ivraie est coupée et vendue dans les villes, l'autre partie est donnée aux animaux et aux moutons en pacage. Les chevaux, les vaches, et une partie des moutons sont enfermés dans les étables et dans les bergeries, l'hiver et l'été.

Si on met les moutons dehors dans le jour pendant l'été, ils sont surveillés par un berger et deux ou trois chiens pour les empêcher de passer outre; les terres sont ordinairement sans clôtures, mais l'oeil de lynx du chien est sur eux s'ils essaient de s'égarer. Le berger reste nuit et jour auprès du troupeau dans une petite cabane de bois, montée sur des roulettes. Cette cabane suit le troupeau, et est placée en arrière pendant la nuit pour empêcher les moutons d'être volés; le vol de moutons n'est pas rare. Les moutons sont presque tous croisés; les meilleurs sont les béliers mérinos espagnols croisés avec ceux du pays. Un grand nombre de moutons de Leicester ont été introduits dans le pays, mais en général ce sont de grands animaux difficiles à engraisser. En hiver les moutons sont enfermés et nourris de trèfle et de sainfoin, on leur fait une litière de paille d'avoine dont ils mangent une partie. Les chevaux et les vaches mangent aussi une grande quantité de paille. On donne rarement des navets, mais quelque fois on donne des betteraves aux moutons et aux vaches établies.

Le blé est ordinairement coupé avec la faux ou la faucille, instrument importé de Belgique par des moissonneurs, qui viennent en France en grand nombre pendant la récolte. Les moissonneurs belges gagnent rarement plus de 80 francs, ou £4 sterling, pendant la moisson. Néanmoins ils sont toujours bien vêtus et paraissent des hommes respectables. Le grain est entassé dans le champ, par crainte d'incendie. On ne coupe le grain que quand il est bien mûr. Des moulins à battre, à puissance de cheval de simple construction, y sont en usage. Les bâtisses de la ferme sont généralement grandes et commodes, de pierre, et couvertes en ardoise, en tuiles ou en paille. Les chevaux de ferme et les autres animaux sont pleins de santé, ce que l'écrivain attribue à la hauteur et à bonne ventilation des bâtisses.

Les vignes sont cultivées dans les vallées basses, mais le vin en est sûr et inférieur, la température n'étant pas bonne pour y faire du vin, même ordinaire. On fait du cidre dans ce département, mais il est bien commun, les terrains pierreux n'étant pas favorables aux cidres. Il y a beaucoup de pommiers le long des chemins; les grands chemins publics sont bordés d'arbres, dont une partie sont des pommiers et des ormes. Le cidre et le vin sont à bien bon marché dans ce département, et les travailleurs en boivent beaucoup quand ils travaillent à la récolte. Le chanvre croît dans les bas-fonds humides. Il y a aussi des fruits, mais bien peu qui croissent et qu'ils vendent. On fait beaucoup de jambons dans ces départements, mais le commerce n'en est pas favorisé; on préfère le mouton au cochon. Les principales productions sont les grains, le blé et l'avoine, et dans certains départements on cultive la betterave, et on en fait du sucre et du brandy.

On élève et on engraisse peu de bêtes à cornes, le mouton est le principal bétail. Les cochons sont maigres et sont hauts sur pattes. La volaille est très belle et on en élève une grande quantité; on y élève beaucoup plus de pigeons que dans aucun pays que je connaisse. On y élève des chevaux de selle et de traits qui se vendent de haut prix. On y croise les chevaux Anglais ou Arabes avec les juments Normandes.

ROBERT ABRAHAM ANCIEN EDITEUR DU
" JOURNAL DU CULTIVATEUR."

Ce monsieur, qui a rédigé le *Journal du Cultivateur* depuis sa naissance, et qui a fait voir par ses colonnes le grand intérêt qu'il portait à l'agriculture, est mort à Montréal, le 10 novembre, 1854.

M. Abraham naquit dans le comté agricole et florissant de Cumberland, où il commença à avoir cette passion pour les améliorations dans le pays, ce qu'il montra toujours dans ses écrits, et ces idées le poursuivirent jusqu'aux derniers moments de sa vie, car d'après un de ses biographies, jusqu'à la fin il s'imaginait qu'il était dans des champs de fleurs, tandis qu'il était dans le chemin obscur qui conduit à la sombre vallée de la mort. M. Abraham était robuste et d'une taille herculéenne; dans son jeune âge il excellait dans les jeux et les tours de force, qui prévalent dans les départements ruraux des comtés du nord de l'Angleterre. Il se fit recevoir docteur en médecine à l'Université d'Edinburgh, et professa pendant quelques temps à Whitehaven. Subséquentement M. Abraham rédigea un journal politique dans cette ville; de là il alla à Londres, ensuite à Liverpool, ou pendant plusieurs années il rédigea avec une habileté remarquable un des principaux journaux. Il vint dans ce pays il y a à peu près dix-sept ans; il fut éditeur et propriétaire de la *Gazette de Montréal*, et ensuite éditeur du *Transcript* et rédigea ces deux journaux, avec beaucoup d'habileté. M. Abraham a été l'éditeur du *Journal du Cultivateur*, son nom et sa mémoire resteront toujours gravés dans l'esprit de nos lecteurs, et nous saurons toujours apprécier ses écrits. Il y a quelques années, M. Abraham fut reçu avocat, à Montréal, et rien n'a pu mieux montrer la grandeur de ses talents que la facilité avec laquelle il surmonta les obstacles de sa nouvelle profession. Il y a environ deux ans que sa santé a commencé à s'affaiblir. Son esprit parut accablé, son jugement s'affaiblit, et il fut menacé de paralysie, tout cela pour l'avertir que l'heure à laquelle doivent arriver tous les hommes, approchait pour lui. Il mourut vendredi soir, le 10 novembre, laissant une veuve, mais heureusement pas d'enfants. C'était un homme joyeux, de bon cœur, et il est regretté par tous ceux qui l'ont connu intimement.

NOVEMBRE.

Avec les parents les plaisirs sont doux et les soucis disparaissent, Nous partageons ensemble nos lassitudes et le repos, Ils sont nos compagnons pendant notre vie; Pendant les saisons chaudes, froides, ils sont nos maîtres.

Ils partagent nos repas de plaisir, nos travaux, nos fatigues, Et nous montrent les meilleurs moyens d'économie; Les communications amicales prouveront toujours, Un lien d'amitié et l'amour de la société.

Ainsi chantait Bloomfield, le pauvre jeune berger, il y a quelques années; et c'est l'idée qu'il concevait au milieu des peines et des fatigues qu'on éprouve dans cette condition, et qu'on devrait introduire dans chaque famille de cultivateurs. Le mois de novembre ne sera plus considéré comme un mois où les hommes, quoique riches, doivent se pendre ou se noyer, par rapport à son obscurité; mais ils devront plutôt dire avec le poète " Avec les parents les plaisirs sont doux et que les communications amicales de la vie prouveront un lien d'amitié et l'amour de la société." Et qu'elle est la cause qui pourrait faire dire le contraire dans la maison du cultivateur dans le mois de novembre, lorsque le ciel vient de couronner ses travaux de succès. Ses granges, ses greniers, ses caves sont remplis des fruits de sa terre; ses animaux reviennent du pâturage gras et beaux et son foyer où règne le plaisir, invite à ces communications, dont parle le poète. Et nous croyons que c'est un objet aussi digne d'attention que le sont les fruits et les grains dorés de son verger et de ses champs. Ces derniers nourrissent notre nature physique et l'autre nourrit le moral, en donnant à l'esprit de la souplesse et du contentement.

La nature est le grand maître; les portes de son école sont toujours ouvertes à ceux qui font des recherches; et c'est en novembre que nous pouvons mieux prendre ses leçons, parceque nous avons plus d'occasions de penser et de s'appliquer que pendant les mois d'été. Nous sollicitons les jeunes gens de chercher des bancs, des livres et des maîtres autour d'eux savoir, dans la terre solide et les pierres sur lesquelles ils marchent, dans l'air qu'ils respirent, dans les feuilles que le vent fait voler à la clarté du soleil, dans l'ombre, dans la rosée et dans les nuages. Chacune de ces choses communiquera quelque chose d'utile à celui qui s'y adressera. La sagesse est le prix d'une bonne application. On ne peut pas l'obtenir par la paresse et l'indifférence. L'étude et le travail surmonteront tous les obstacles; les livres et les maîtres sont en grande quantité partout. Pour devenir un écolier diligent, il n'est pas nécessaire d'aller dans les maisons d'école où il y a de beaux pupitres et de beaux bancs, et de se conformer aux codes et aux réglemens. Un esprit actif trouvera des objets de recherche et de contemplation partout, en toutes circonstances et en tous lieux. Si ces choses occupent son attention, elles le conduiront aux livres, et ceux-ci lui révéleront les pensées et les efforts d'autres esprits plus zélés que le

sien. Des hommes de grandes connaissances, languissants sur des leçons systématiques, et sous des règles arbitraires, ont prouvé au monde qu'ils avaient acquis leurs connaissances dans l'étude de la nature. Elle prépare les hommes aux affaires actives, au lieu que les livres d'enseignement les rendent délicats et critiques.

Pour cette préparation, aucun n'a de meilleures occasions que le jeune cultivateur. Pendant six mois de l'année il a le loisir d'étudier et de faire des recherches, et durant les autres six mois, pendant qu'il est engagé aux affaires du dehors, il peut s'occuper à étudier ce qui l'entoure. En sorte que son esprit devient muni de faits utiles, applicable à toute profession qu'il choisira.

Quand ces obstacles sont surmontés l'esprit passe à d'autres études, et considère les recherches des autres hommes sur la science et les arts. Novembre peut donc être un mois plaisant et profitable au jeune cultivateur. Il a ses marques caractéristiques, mais ce n'est pas un mois où l'on est porté à la mélancolie. Les vents et les tempêtes du mois de novembre nous rappellent la nécessité de faire nos maisons bien closes pour pouvoir résister aux vents et aux tempêtes des mois plus rigoureux. Aucune maison ne peut être tenue chaude, si elle n'est pas bien construite et que le vent souffle sous les planchers. Les toits doivent être bien faits, et les étables où sont les animaux bien closes.

Les bêtes à cornes et les cochons engraisseront bien vite de cette manière, ayant des litières sèches et chaudes, et étant bien nourris.

Les carottes et les betteraves doivent être arrachées avant les gelées, les navets peuvent rester plus longtemps dans la terre, les couches de fraises et de framboises couvées et couvertes.

Les plantes robustes, bulbeuses, comme l'hyacinthe, la tulipe, le couronnes impériales, le lilas, le narcisse, etc., peuvent restées dans la terre tant qu'elle est découverte; mais aussitôt que la terre se couvre elles doivent être couvertes de quelque pouces de paille. Les pommiers peuvent être transplantés avec succès. Couvrez-les de terre afin qu'ils résistent à l'hiver; changez-les de place dans le printemps.

Maintenant nous attendons le séau dans la grange, le batteur qui s'acquitte de sa tâche chaque jour, ne regardant jamais ceux qui l'entourent, parceque les volailles sont là pour s'emparer de tous les grains qui s'échappent du van. Dans la cour nous voyons les bêtes à cornes dans la paille coupée, jusqu'aux genoux, que le batteur a jetée dehors, et elles meuglent avec passion de l'autre côté de la clôture, comme si elles s'étonnaient de ce que l'été a fait, et semblent dire, aussi bien qu'elles le peuvent, qu'elles n'aiment pas le fourrage sec qu'on leur donne, ne songeant pas que bientôt elles seront dans les vertes prairies et dans l'herbe par-dessus le pied.— *Cultivateur de la N. A.*

CLUB DES CULTIVATEURS AMERICAINS.

New York, Nov. 31.

Le Juge Livingston, Président, Henry Meigs, Secrétaire.

Les Abeilles.

Le secrétaire lut, au sujet des abeilles, un fragment intéressant d'un ouvrage traduit du français par M. Vatemere. Trois jours suffisent pour faire éclore les œufs. Le ver a un premier changement au bout de cinq jours et se transforme ensuite de nouveau au bout de trois jours. La reine prend la forme d'une abeille en onze jours, mais est encore blanche. En dix-sept jours elle est parvenue à sa perfection. Elle vit plusieurs années. Son corps est noir, ses jambes et ses pieds sont jaunes. Elle est la mère de toute la colonie, et elles suivent toutes sa conduite. On peut connaître le temps où elle forme ses essaims, par son bourdonnement. Elle pond ses œufs en quarante-six heures après qu'elle a été fécondée, et en pond 60,000 par année. La vieille reine s'en va toujours avec le nouvel essaim.

[Un correspondant nous écrit qu'il réussit à purger efficacement ses ruches de la teigne, en les mettant sur l'herbe, qu'il fauche tout près de terre, et où il nourrit ses volailles. Il enferme les jeunes poullets et les dindons autour de ses ruches et y jette de la nourriture le matin de sorte que les volailles viennent directement du juchoir, au temps où les insectes sortent de leur cachette, dans l'herbe. Par ce moyen il s'est entièrement débarrassé de la peste de la teigne des abeilles.]

Vitreaux pour garantir du froid.—Au sujet de la direction des chassis pour garantir du froid pendant l'hiver, c'est-à-dire des vitreaux pour la préservation des plantes, telles que les tomates, etc., pendant l'hiver. Le prof. Mapes dit qu'il préfère toujours les vitreaux pour garantir du froid aux couches chaudes; sous des vitreaux les plantes sont plus fermes. Il dit qu'ils peuvent être faits de toute dimension, c'est-à-dire de six pieds de large de 10 à 40 pieds de long, de 12 à 15 pouces de haut par derrière et de 3 à 6 pouces de haut sur le front, et de mettre de la poix sur les couvercles, cultivez les plantes après la semence, dans la manière ordinaire, mettez-les ensuite dans les vitreaux, et quand viendra le froid, couvrez-les avec des volets ou portes doubles. Ces plantes gèlent comme de raison, mais étant ombragées elles ne meurent point. Les plantes parviennent beaucoup plus vite à leur maturité et ont quatre fois plus de valeur que les plantes des couches chaudes. C'est surtout dans le chou-fleur et dans le brocoli que l'avantage est très grand. Les plantes de rhubarbe sont beaucoup plus dures et ont beaucoup plus de chance de vivre pendant l'été que si elles eussent été plantées au printemps. Les plantes ont rarement besoin de soin pendant l'hiver.

Nous ne devons jamais ouvrir les vitreaux pendant le temps froid. Quand il fait chaud les volets peuvent être entr'ouverts. Il n'est

pas nécessaire de couvrir les bords avec du foin ou de la paille. La laitue cultivée de cette manière, pousse aussi vite et est apportée au marché aussitôt que les plantes des couches chaudes. Il n'est besoin d'aucune préparation du sol que du bon terrain à jardin.

M. Vail dit, que quelques-uns des fermiers de Long Island substituent aux vitreaux pour garantir du froid, dans la culture des choux, un autre moyen en les plantant sur le versant des collines et en les couvrant de paille. C'est un bon plan pour ceux qui ne veulent pas faire de vitreaux.

Ventilation des Etables.—Le professeur Mapes remarque à ce sujet que la combustion des aliments dans l'estomac de l'animal est semblable à celle des aliments dans le poêle. De là une étable bien tempérée, sera considérée comme matière d'économie.

Un homme respire 12 gallons d'air par minute, qui devient inutile à d'autre usage; l'air n'est pas seulement détérioré par la respiration, mais encore par la surface de son corps et un bœuf qui serait mis dans un sac vernis, ayant la tête libre, mourrait. Une étable salubre aura une ventilation arrangée de telle sorte que les courants d'air ne toucheront pas aux animaux. Toutes les étables devraient être nettoyées chaque jour, et y répandre quelque chose pour chasser les gazés.

M. Mapes est opposé à la manière de donner la pâture aux animaux dans des boîtes. On peut retenir la chaleur et en même temps donner une bonne ventilation. Les doubles portes sont un des meilleurs arrangements, c'est-à-dire des côtés bas. Du charbon de bois pulvérisé, du fumier décomposé, du plâtre de Paris, de l'acide sulfurique dissous absorbera le sel ammoniac. La vue des animaux souffre dans une étable close.

M. Vail.—L'expérience de mon père est celle-ci: un lot de bêtes à cornes, enfermé chaudement, les étables bien aérées, produisit plus de lait et de meilleur fumier, avec moins de nourriture, que la même espèce de bêtes à cornes nourris à la porte de la grange.

On emploie souvent à tort le mot vitalité. La nourriture des animaux doit avoir le pouvoir vital, ou les animaux mourront. Les aliments plus propres, donnent une belle forme à la chair et aux os, en proportion de leur consommation. Les substances nitrogènes forment la chair seulement. Il est besoin de chaleur pour transformer ces substances dans l'estomac. Il faut plus de nourriture dans un froid extrême.

Dr. Waterbury.—La gomme, l'empois, le sucre, sont les sources de la chaleur. Il pense qu'un cheval qui ne travaille pas serait mieux nourri avec du foin qu'avec du grain; c'est-à-dire qu'il sera tenu plus chaudement dans un temps froid. Le grain donné aux chevaux qui ne sont pas suffisamment exercés, est propre à leur causer des maladies inflammatoires. Les chevaux sont exposés aux mêmes maladies que les hommes.

John Robinson.—Plusieurs chevaux dans cette cité sont enfermés dans des écuries noires, et engendrent constamment la maladie par le défaut de lumière et d'air et l'amoniac s'élève du plancher. C'est une pratique ordinaire dans les étables où l'on tient des chevaux de louage, de placer les chevaux, tenus au mois, dans un appartement où chaque cheval n'a pas un soupirail de plus de 12 pouces carrés, et rarement un rayon de lumière, et n'a aucun exercice; excepté u marche de quelques pieds pour aller à l'eau. Dans les étables de quelques charretiers qui ne tiennent qu'un cheval, il est encore plus mauvais pour la nuit de les enfermer dans ces trous noirs ou appartements, l'air étant trop dense, et ils sont tenus plus malproprement que dans les étables publiques. Ces chevaux sont souvent établés sur des planchers superposés l'un sur l'autre. Il est difficile de dire quel est le plus mauvais plan, depuis que le gaz des appartements s'élève au-dessus. Au coin des rues Grand et Mercer, N. Y., une grande église a été convertie en une écurie. Je ne sais pas s'il y avait là une religion beaucoup plus pure quand elle était employée pour une place de culte. Je sais que ceux qui tiennent des chevaux dans ces écuries non aérées, comme dans la cave de cette église n'ont aucune compassion. "Un homme d'un caractère doux, est doux pour les animaux."

Dans la vingt-quatrième rue, cinq cents chevaux, exposés en vente, sont tenus dans des étables sur deux blocs. Ces étables sont ordinairement au-dessus de terre, cependant ceux qui s'en servent, sont constamment dans la crainte d'une maladie ophthalmique appelée "pink-eye," qui attaque les chevaux et leur fait perdre leur prix. Cela provient de l'excès d'ammoniac, du défaut de ventilation et de lumière. Si l'on mettait du plâtre sur les planchers, la maladie disparaîtrait bientôt. On se sert rarement de désinfectants dans les villes où il y en a tant de besoin. Les étables ne peuvent jamais être trop éclairées ou trop aérées. Le gouvernement de cette ville devrait défendre qu'on tienne des chevaux dans les caves; c'est une cruauté pour ces animaux et une nuisance pour le peuple dix fois plus grande que les cimetières dans la ville, c'est une réforme dont on a besoin et dont un conseil commun des réformes devrait s'occuper. Pour une piastre de plâtre, de couperose, d'acide sulfurique et de charbon de bois; choses qu'on peut facilement se procurer dans la cité; vous épargnerait cent fois ce coût, en éloignant la maladie et en conservant la vie des chevaux. N'apprenons-nous jamais à faire quelque chose, que nos grands-pères n'ont pas faite.

Des Punaises sur les Vignes.—M. Paul Stillmen lit une lettre d'un ami en Californie, s'informant comment avait réussi la semence de melons d'eau qu'il lui avait envoyée et qui provenait des melons qu pesaient soixante livres chaque. M. Si constata qu'il avait perdu toutes ses vignes

par les punaises qui contrairement à toute théorie, atteignent ses vignes, lorsqu'elles étaient chargées de fruits, et après en avoir mangé les feuilles, les détruisent entièrement. Elles firent la même chose aux tiges de ses concombres, en septembre; et il voudrait savoir comment prévenir la répétition de leurs ravages.

Prof. Mapes.—Je n'ai jamais vu que des vieilles vignes aient été attaquées. Je fais tomber les punaises des jeunes vignes par une simple boîte à quatre côtés, dix pouces carrés et dix pouces de haut. On n'a besoin ni de verre ni d'étouffe pour la couvrir. Le Président. J'ai sauvé mes vignes en les couvrant de chaux et de plâtre pulvérisés et mêlés en égales quantités.

Prof. Mapes.—La poudre de tabac ou de charbon de bois est généralement efficace.

M. Stillman.—J'ai essayé cela, mais je n'ai pas réussi. J'ai seulement arrêté les ravages des punaises en arrachant les vignes et en jetant vignes et punaises dans le feu.

Le sujet pour le premier mardi de décembre est : la meilleure manière de préparer le bois de chauffage, y compris le temps propre pour le couper et la comparaison du bois avec le charbon; aussi la meilleure manière de construire une glacière.

ÉCONOMIE DES ENGRAIS.

Des lectures et des observations récentes nous ont pleinement convaincu que parmi la masse de nos cultivateurs, il y a un grand manque d'économie et de bonne conduite à l'égard des engrais qui pourraient être produits sur la ferme même. Nous ne voulons pas aller jusqu'à dire avec M. Edgerton, dans le *Country Gentleman* du 10 août, "qu'aucun fermier n'a besoin de sortir de sa ferme pour l'enrichir;" mais nous sommes persuadés qu'un grand nombre laissent perdre les matières fertilisantes de leurs privés, de leurs égoûts, de leurs écuries et de leurs étables, et de leurs terres marécageuses, en donnant de la richesse, non à leurs champs et à leurs moissons, mais "à l'air vide." Nous sommes persuadés qu'un bien petit nombre de fermiers sont aussi diligents à faire et à conserver tout l'engrais possible sur leurs fermes, que l'est le fermier du Massachusetts, qui dit, d'après ce que nous avons lu dernièrement, "quant à l'engrais, je me suis constamment efforcé d'en faire et d'en employer autant que possible, de la cave de la grange, de la basse-cours, du toit à porcs, des latrines, de l'égoût, etc., m'en servant toujours dans la présente saison. Je tiens constamment dans la cave du terreau végétal, afin qu'il soit prêt à être mêlé au fumier récent. Ce fermier-modèle commence le traitement d'hiver du fumier de sa ferme, eu charriant cent voies de vase ou fange noire dans la cave de sa grange, et il en étend sur son fumier récent, une fois par semaine.

La persuasion où nous étions qu'il y a un gaspillage et un défaut d'économie dans le traitement des matières fertilisantes que la

ferme même fournit, a été fortement corroborée par une partie d'un long rapport au sujet d'une école d'agriculture de France et de la ferme qui y est attachée, que nous avons lue dernièrement dans un journal anglais. Dans ce compte-rendu de l'école de Grignon, et de la ferme qui y est attachée, il est dit qu'il n'y a que peu ou point d'argent dépensé pour engrais transportable, ou étranger, sur la ferme. Le guano a été essayé, mais la poudrette lui a été préférée, l'expérience ayant prouvé qu'elle lui est supérieure. Le voyageur anglais qui donne la notice à laquelle nous faisons allusion essaya de persuader aux professeurs ou à ceux qui sont chargés de la conduite de la ferme, qu'on s'assurerait de plus abondantes récoltes et de plus grands profits en faisant usage du guano; mais on lui répondit que le cultivateur anglais ne conservait pas, ou n'économisait pas le fumier de la ferme comme le cultivateur français. Sous ce rapport, nous craignons que le cultivateur américain ne se règle plus sur le modèle anglais que sur le modèle français.

Nous sommes convaincus que les fermiers s'assureraient de plus abondantes récoltes et de plus grands profits, s'ils se donnaient un peu plus de peine pour empêcher que leurs meilleures matières fertilisantes ne s'échappassent et ne se perdisent. Par exemple, ils pourraient empêcher qu'il se perdît beaucoup d'engrais précieux, s'ils faisaient en sorte que toutes les urines de leurs étables fussent absorbées et fixées au moyen de fange de prairies ou de savanes, ou de quelque autre absorbant, ou s'ils les faisaient couler dans des réservoirs. On pourrait aussi faire, sur chaque ferme, un engrais de valeur, en convertissant le contenu des latrines en poudrette. La poudrette domestique peut être faite sans difficulté, au moyen des directions ou prescriptions qui se trouvent dans les volumes précédents de ce journal. Il pourrait se faire beaucoup plus d'engrais de valeur qu'il ne s'en fait ordinairement, si tout le fumier récent des écuries et des étables était mêlé immédiatement ou couvert avec de la terre ou de la boue, à la manière du fermier-modèle du Massachusetts dont nous avons déjà parlé. On pourrait aussi conserver beaucoup de ce qu'on laisse perdre maintenant, si l'on mettait plus généralement les tas de fumier ou de compost sous quelque abri, pour les garantir des influences destructives du soleil, de la pluie ou du vent. Il serait fait beaucoup aussi pour enrichir les fermes du pays, si la fange noire que les pluies de plusieurs années ont charriée dans nos marais et terres basses était rapportée, ou d'elle-même directement, ou mieux encore charriée dans la basse-cour ou dans la cave, et là mêlée avec les balayures des étables, ou avec le fumier récent du bétail et de la volaille, dans la cours, à la manière d'une composte ou autrement.

Tant que le fermier souffrira que les matières fertilisantes indiquées ci-dessus lui échappent, sans avoir servi à enrichir ses

champs et ses moissons, il y aura pour lui déchet et perte. Tandis que les matières fertilisantes que la ferme produit sont négligées et restent inutiles, il semble que ce ne serait qu'avec mauvaise grâce, et en se contredisant lui-même et contre la bonne politique, qu'un fermier pourrait trouver à acheter du guano ou quelque engrais à vendre.—*The Country Gentleman*.

HAIES.—Il n'y a qu'une plante qui semble être précisément la chose pour faire les haies. C'est l'osier orange. Quoique le bout de ses branches soit affecté par le froid de l'hiver, nous ne nous sommes jamais aperçu que les grosses branches et les racines aient souffert; une haie épaisse, augmentée tant soit peu par sa croissance, ne sera que très rarement affectée par nos hivers les plus rigoureux. Il est bon de couper le bout des branches, ce qui aura le même effet qu'une tonte—opération trop souvent négligée dans ces circonstances. Après plusieurs années d'épreuve, nous sommes convaincus que ces haies pousseront parfaitement bien partout où les pêches et le raisin croissent.

Cette plante se sème, mais comme elle requiert une conduite soignée, notre correspondant devrait se procurer le plant des jardiniers, ce qui lui coûterait peut-être de 5 à 6 piastres le mille. La meilleure manière serait de le mettre sur le bord d'une fosse, faite exprès et remplie de terre molle. Cette fosse aurait l'effet de tenir le sol ferme, et par conséquent donnerait à la plante la force de résister à la gelée.

Une telle haie, bien et constamment cultivée, serait un obstacle au passage des bêtes à cornes et des chevaux au bout de 5 ans, quoique chaque printemps la tête de cette plante penche pendant quelques années en raison d'une pesanteur nouvelle, ce qui arrive toujours dans les haies bonnes et épaisses. Sans culture le tems requis serait beaucoup plus long.

Il n'y a rien de mieux qu'une telle haie pour un jardin fruitier; à la vue de toutes ces épines aiguës, un voleur de fruits n'osera certainement pas à entreprendre une seconde fois à passer une telle barrière, et se souviendrait certainement pendant longtemps de sa malheureuse entreprise.

NUTRITION DANS LES DIFFÉRENTS GRAINS.

Le blé est un des fruits les plus importants. Le grain contient de cinquante à soixante-dix par cent d'empois, et de dix à vingt par cent de matière grasse. La quantité de matière visqueuse est la plus grande dans le grain qui croît dans les pays bien chauds. C'est un fait bien singulier que, dans toute la graine du blé et des autres grains, la principale partie de l'huile est près ou dans la pelure, ce qui fait une grande quantité de matière visqueuse. Le son doit à ceci beaucoup de ses qualités nutritives et d'engrais. Ainsi, en rendant la fleur pure autant que possible, nous en diminuons la valeur pour la nourriture. La meilleure

fleur contient 70lbs. d'empois par chaque cent livres. Le reste des 100lbs. consiste en 10 ou 12lbs. de matière visqueuse, 6 à 8 lbs. de sucre et de gomme et de 10 à 14lbs. d'eau, avec un peu d'huile.

La fleur de seigle ressemble plus que toute autre à la fleur de blé dans sa composition; elle a cependant plus de substances d'une certaine gomme et de sucre, ce qui la rend plus ferme et plus douce au goût. Il y a un certain changement dans la composition chimique de tous les grains et racines, qui ont beaucoup d'empois, que l'on fait cuire. Lorsque l'on fait cuire la fleur, elle devient plus nutritive et plus digestible parcequ'elle est plus dissoluble.

L'orge contient bien moins d'empois que le blé, aussi moins de sucre et de gomme. Il y a un peu de matière visqueuse dans l'orge, et elle contient autant de nitrogène que celle du blé.

La farine d'avoine est peu en usage comme nourriture dans ce pays, mais elle est égale, si non supérieure, par ses qualités nutritives, à celle de tout autre grain; supérieure, je n'en ai aucun doute, à la plus grande partie de la fleur de blé des latitudes septentrionales. Elle contient une matière, de 10 à 18 par cent, qui a environ la même quantité de nitrogène. Outre cela elle a une quantité considérable de sucre et de gomme, et d'huile ou d'une matière grasse de 5 à 6 par cent qui ferait un liquide clair et odoriférant. Les biscuits de farine d'avoine ont le goût et l'odeur agréable de cette huile. La farine d'avoine n'a donc pas qu'une grande quantité de nitrogène, mais elle a aussi la qualité d'engraisser. Elle est de fait une excellente nourriture pour les animaux de traits, et il a été aussi prouvé en Ecosse qu'elle l'était pour les hommes qui travaillent.

Le sarrasin est moins nutritif que les grains dont nous venons de parler. Sa fleur a de 10 à 6 par cent de nitrogène, environ 50 par cent d'empois, et de 5 à 8 par cent de sucre et de gomme. En parlant du sarrasin et de l'avoine, nous entendons sans cosses.

On supposait autrefois que le riz n'avait que peu de nitrogène; mais un examen récent nous a fait voir qu'il en contenait une grande quantité, de 6 à 8 par cent, d'une substance qui ressemble à la matière visqueuse. La quantité de matière grasse et de sucre qu'il contient est très petite; mais la quantité d'empois qu'il contient est bien plus grande que dans tout autre grain dont nous avons parlé, étant de 80 à 90 par cent; ordinairement 92 par cent.

Le blé-d'inde est le dernier des grains dont nous parlerons. Il contient à peu près, comme l'avoine, 60 par cent d'empois. Il y a une grande quantité d'huile et de gomme, à peu près 10 par cent; ceci explique bien les propriétés d'engrais de la fleur du blé-d'inde aux hommes pratiques. Il y a, en outre une grande quantité de sucre. Il y a aussi une grande quantité de nitrogène—environ 12 à 16 par cent. Tous ces détails

ont été pris dans l'essai conronné de M. J. H. Salisbury, et publié par la Société d'Agriculture de l'Etat de New-York. Ils montrent que les résultats obtenus par les chimistes Européens, l'ont probablement été par l'examen de choses inférieures aux nôtres; ils n'ont pas classé le blé-d'inde beaucoup au-dessus du sarrasin et du riz, cependant, d'après ce qui est dit ci-dessus, il paraît sous tous rapports supérieur à tout autre grain. Le *sweet corn* (espèce de blé-d'inde) diffère de tout autre grain, en ce qu'il ne contient qu'environ 18 par cent d'empois. En conséquence il y a une grande quantité de sucre; la grande quantité de nitrogène qu'il contient est de 20 par cent, de gomme de 13 et 14, et d'huile environ 11 par cent. Il est, parcequ'il est dit ci-dessus un des fruits les plus nutritifs. Si il peut produire autant que les autres grains par acre, il serait bien digne d'une épreuve sur une plus grande échelle.—PROFESSEUR NORTON.

PARCS ET TERRAINS DE PLAISIR POUR LES CULTIVATEURS.

Nous sommes dans un temps où l'agriculture s'améliore et progresse dans ce pays plus que jamais. Nous voyons par tout le pays amélioration dans les instruments aratoires, progrès dans les races d'animaux, une meilleure culture, de meilleures clôtures et de meilleures bâtisses; et les cultivateurs deviennent "riches" dans le sens commun du mot. Nous nous en réjouissons, et ainsi en doit-il être de tout homme qui sent un vif intérêt dans notre bien-être national, parceque l'agriculture est notre principal appui. Si elle ne prospère pas, nous ne pouvons avoir aucune prospérité. C'est le produit de nos terres, les fruits de l'industrie, qui font le commerce, qui bâtissent les villes et les villages, construisent les chemins de fer et les canaux, qui couvrent nos lacs, les rivières et les larges océans de vaisseaux. Quel malheur—quelles affaires serions nous, et quelle serait notre position si une seule récolte manquait dans notre pays.

Le progrès et la prospérité de l'agriculture sont des sujets qui ne doivent être indifférents à personne, quelque soit sa position; la classe agricole, comme corps, par son intelligence, son industrie, son énergie et son indépendance, exige le respect et l'admiration universels. Voici nos sincères sentiments, et ce n'est certainement pas un discours de jours de fête. Nous avons toujours aimé à sympathiser, nous sympathisons et nous sympathiserons toujours avec les cultivateurs. Nous avons passé notre vie, jusqu'à présent, et nous avons gagné notre pain à cultiver. Nous pouvons parler des fatigues et des plaisirs que nous éprouvons en cultivant, par une expérience actuelle. Nous savons que quelques-uns pensent que la culture ne convient qu'à des hommes forts, et sans éducation et qui ne peuvent s'occuper que de cela; mais le nombre de ceux qui pensaient ainsi diminue rapidement, Les

hommes de goût et d'intelligence désirent beaucoup d'être agriculteurs; les écoles et les collèges qui élèvent les fils des cultivateurs commencent à attirer l'attention, et opéreront bientôt un changement dans le sentiment public sur la respectabilité et l'importance de la profession d'agriculteur.

Ceci nous amène au point sur lequel nous nous proposons de faire quelques suggestions quand nous avons pris notre plume. Nous désirons voir la maison du cultivateur et sa vie, chose si invitante à l'heure qu'il est. Jusqu'ici, généralement, toutes les améliorations qui ont été faites sont très utiles, étant principalement pour suppléer aux besoins physiques de l'homme. La généralité de nos terres doivent être considérées comme de vraies manufactures de nourriture et d'habillement. On a encore bien peu fait pour gratifier l'intelligence, le goût et les sensations, les attributs les plus nobles et les plus élevés de notre nature. Et c'est une raison, sans aucun doute, pour laquelle plusieurs jeunes personnes qui ont, par le moyen de l'éducation, de la lecture, et de la fréquentation de la société, acquis un certain degré de perfectionnement, sont devenus dégoûtés de la vie agricole, et ont préféré la vie de la ville. Les hommes intelligents, instruits, ne peuvent certainement pas être satisfaits à élever des animaux et à semer les grains. Il faut qu'ils aiment le toit paternel; et pour mériter cet amour et cet attachement il faut que ce toit ait quelque chose d'agréable, car l'amour de l'agréable est l'instinct de la nature humaine. Une grande partie de la population aime le changement. On n'aime pas beaucoup à rester chez soi, ou du moins le désir de voir du nouveau l'emporte sur tout. Nous voyons diminuer la population des plus beaux districts agricoles de l'Amérique, où les hommes sont si nécessaires. Il y a des temps où il est impossible de trouver assez de travailleurs. Cet état de choses n'est certainement pas favorable au développement des ressources du pays, et s'oppose également à un état social plus élevé et plus heureux. Nous croyons qu'il est bien raisonnable d'espérer et même de solliciter quelques réformes sur ce point. Que chacun rende son chez-soi (*home*) plus attrayant; cultivons le goût, les sensations et notre affection aussi bien que nos champs. Pour qu'un cultivateur riche qui possède 50, 100, 200 et quelquefois 300 acres de terre ne mettrait-il pas une douzaine de beaux arbres devant sa maison, comme on le fait dans les villages? Pourquoi n'aurait-il pas un terrain de plaisir de quelques acres autour de sa maison, une belle clairière, quelques arbres, qui seraient séparés de la partie de la terre en culture par une palissade de verdure. Ceci, augmenté par un verger et un beau jardin potager, nous donne une vraie idée de maison de campagne. Il serait impossible que des enfants élevés dans une telle maison ne s'y attachassent pas, leurs goûts et leurs sensations étant satisfaits,

avant même qu'ils aient su apprécier le bonheur qu'on éprouve à la campagne. Une perche ou deux pour faire la porte de la cour d'une métairie ! Quelle moquerie ! Il y a la quelque chose d'incongru qui frappe toute personne qui l'observe.

IMPORTANCE DE L'OGNON.

L'ognon est digne de remarques par rapport à la grande consommation qui s'en fait dans ce pays. On en sème beaucoup en Angleterre, et il en est importé de sept à huit cent tonneaux tous les ans de l'Espagne et du Portugal, où il est un des aliments les plus importants. Il est bon de savoir qu'outre sa saveur particulière qui le recommande, l'ognon est très nutritif. Suivant mes analyses, la racine de l'ognon sec contient de 25 à 30 par cent de matière visqueuse. Il se range sous ce rapport avec les pois nutritifs et le grain de l'Est. Ce n'est pas seulement par goût que le voyageur Espagnol mange un ognon avec un morceau de pain ; mais bien parce que l'expérience a depuis longtemps prouvé que, comme le fromage d'Angleterre, il soutient et donne de la force, et qu'outre cette qualité sa farine est très nutritive.—*Chimie de la Vie.*

MARNE ÉCAILLEUSE.—(Espèce de terre à chaux mêlée d'argile). Permettez-moi d'attirer l'attention sur l'avertissement de S. B. Raymond et fils. J'ai fait usage de la marne écailleuse cet été sur les légumes de jardin, et j'en suis si satisfait que je me propose de l'employer dans plusieurs circonstances. Sa découverte est très importante pour ceux qui s'occupent de la culture des légumes. J'espère que les amateurs de belles récoltes, profiteront de son bas prix pour en faire l'épreuve. Un article de l'Encyclopédie d'Edinburgh dit : la marne écailleuse est composée d'écaillés dissoutes ; elle contient de l'huile, elle a le même effet que le fumier sur le sol, elle nourrit les plantes, aide au sol à avoir la nourriture qu'il prend dans l'air, et la prépare à entrer dans les racines des plantes. Cette marne est si riche en carbonate de chaux, stimulant si actif, qu'il serait avantageux de le mêler avec du fumier. S'il en est ainsi nous avons découvert un trésor.

GLACIÈRE A BON MARCHÉ.

Ce qui suit est un plan d'une glacière à bon marché et très convenable, que chaque cultivateur peut se procurer facilement.

Faites une boîte de huit pieds carrés, avec des planches de deux pouces, clouées sur des solives (*scantling*). Qu'un des côtés de cette boîte ait sept pieds de hauteur et que le côté opposé en ait dix ; ce qui vous donnera un comble de huit pieds et une inclinaison de trois pieds. Il est bon que les blanches du comble aillent vers les côtés de la boîte. Une couverture double sera suffisante. Mettez cette boîte sur une butte, dans une place sèche et ombragée, où l'eau ne pourra parvenir. Il n'y a pas

besoin de fond à cette boîte, mais il faut mettre un pied d'épais de bran-de-scie par-dessus cette boîte, et mettre la glace sur des bouts de planche. Coupez les morceaux de glace de deux pieds carrés, et faites en un tour de six pieds carrés au milieu de la boîte (ou glacière, nous l'appellerons ainsi). Placez les morceaux de glace aussi près l'un de l'autre que possible, en remplissant les crevasses de bran-de-scie, à mesure. Nous avons maintenant six pieds cubes de glace, avec un espace d'un pied tout autour entre la glace et les planches. Remplissez cet espace avec du bran-de-scie, mettez-en dix-huit pouces d'épais sur le sommet de la glace, et vous aurez assez de glace pour l'usage de votre famille pendant toute la saison. Il faut laisser trois pieds découverts dans le côté de dix pieds, pour la ventilation, et une ouverture pour donner accès à l'air jusqu'à la glace, qui peut être élargie à demande quand l'on prend de la glace, et pour la remplir avec plus d'aisance. Il faut à peu près environ 800 pieds de bois, et l'ouvrier le plus novice peut le faire. Le nouveau bran-de-scie est préférable, et il peut servir deux fois. On ôte le bran-de-scie facilement de sur la glace, en la lavant.

L'importance de donner une meilleure éducation aux cultivateurs, comme classe, devient le sujet des discours prononcés dans nos foires annuelles, et l'on ne pourrait concevoir l'appréciation de leurs bons effets. Le fait est que jusqu'ici ils n'ont jamais eu de point de ralliement, comme classe. Ils n'ont presque rien de cet esprit de corps qu'ont les autres professions, et comme leurs affaires les retiennent naturellement dans les limites de leurs terres, ils perdent ces occasions de progrès qu'ont ceux qui vivent dans les villes. Ils ont rarement occasion d'entendre parler d'eux comme un corps distinct et de leurs devoirs. Nos journaux qui s'occupent d'agriculture le font jusqu'à un certain point, mais il leur faudrait l'aide de la voix, et en outre de cela il n'y a qu'un petit nombre de cultivateurs qui les rejoignent. De là la valeur des exhibitions qui rassemblent les cultivateurs, non-seulement pour exhiber les fruits de leur travail et d'industrie ; mais encore pour y entendre des conseils et des avis. Avec de l'attention, nous parviendrons, ce qui ne peut manquer à lever l'étendard de la profession, et à l'élever bien près du point où elle devrait être. C'est en vérité une chose bien étrange qu'il faille au moins trois ans d'étude spéciale pour la théologie, la médecine et la loi, avant de pouvoir pratiquer, et que l'on s'imagine que quelque mois d'école très commune sont suffisants pour celui qui se livre à l'agriculture.

Le Rév. M. Clift, de Stonnington, Ct., qui fit un discours dernièrement devant la Société du Comté d'Hamshire, parla avec force de l'agriculture scientifique. Il la regarde comme le plus grand moyen de rénovation dans quelques-uns de nos vieux

townships, qui sont dans un état de décadence, au grand détriment de ses hommes et femmes pleins de courage, qui vont chercher ailleurs la position qu'ils s'aperçoivent qu'ils doivent occuper dans la société, et qu'ils n'ont pas l'espérance d'avoir en restant chez eux. Il ajouta que si chacune de ces places avait seulement deux ou trois vrais cultivateurs des hommes qui respectent le nom de cultivateur, et qui font honneur à cette profession, l'aspect des choses changerait bientôt, et que le progrès et l'entreprise viendraient prendre la place de la stagnation et de la décadence. Pour le progrès de ce sujet, il recommandait aux sociétés d'agriculture de donner un prix de succès dans certains départements de l'agriculture et l'entrée libre aux cours de lectures sur l'agriculture qui se vont dans les institutions ouvertes à cet effet. Je crois que la suggestion est très bonne, et digne de considération.—*Country Gentleman.*

PIQUETS DE CLÔTURES.—Le *Hereford Times* dit qu'un cultivateur a défilé une clôture faite depuis quatorze ans, et qu'il a trouvé des piquets presque sains, et d'autres qui étaient pourris au pied. En cherchant, il a découvert que ceux qui avaient été plantés dans le sens contraire qu'ils avaient crû étaient sains, et ceux qui avaient été plantés comme ils avaient crû étaient pourris. C'est certainement un incident qui mérite l'attention de nos cultivateurs.—*Mark Lane Express.*

CULTURE EN CALIFORNIE.—Le *Alta California*, parlant de la culture dans cet état, dit "de toutes choses, il n'y a rien de ce si peu considéré dans ce pays actuellement que la culture. L'impression générale, est que tous ceux qui s'en occupent ne devront arriver qu'à de mauvaises affaires. Il ne serait pas raisonnable de le supposer autrement, quand on pense que le blé ne se vend pas la moitié du prix qu'il se vend à New-York, tandis qu'il faut travailler trois ou quatre fois plus dans cette partie du continent. La richesse de notre sol supplée, en quelque manière, à cette différence. Nous parlions hier avec un cultivateur du comté de Alameda, sur la baie, à peu près à dix milles de Oakland ; il dit que sa récolte a été bien belle cette année. Sa terre est de la première qualité. Il avait 70 acres d'avoine qui lui ont rapporté 7,200 boisseaux, ou a peu près 95 boisseaux par acre ; 23 acres de blé lui ont donné 1800 boisseaux ou à peu près 78 boisseaux par acre ; 25 acres d'orge lui donnèrent 1,500 boisseaux ou 60 boisseaux par acre ; et 53 acres de patates ; dix-sept desquelles ont été arrachées et ont produit 2,600 poches de 130lbs. chaque, ou presque 20,000lbs. par acre.

MANIÈRE D'EGRAISSER LES DINDES, ETC.
M. l'Éditeur.—Les journaux qui traitent d'agriculture ont beaucoup parlé des propriétés alimentaires du charbon de bois. Il a

souvent été dit, qu'on pouvait engraisser les oiseaux domestiques avec, sans autre nourriture et dans un temps plus court qu'avec toute espèce de grains. Je viens d'en faire l'expérience, et je dois dire que j'ai été bien surpris du résultat, moi qui en avais toujours douté. Je renfermai quatre dindes dans un poulailler, et je les nourris avec de la farine, des patates bouillies et de l'avoine, quatre autres furent enfermées dans un autre poulailler en même temps, et nourris de la même manière, avec une pinte de charbon de bois pulvérisé mêlé avec la farine et les patates. J'avais mis beaucoup de charbon de bois dans leur poulailler. Les huit ont été tuées le même jour; celles qui avaient été engraisées avec du charbon de bois pesaient une livre et demie plus que les autres; elles étaient plus grasses, et leur viande était supérieure quant à la tendreté et à la saveur.— *Germanstown Telegraph.*

RESULTATS DE LA MOISSON, PRIX ET LE TEMPS.

Le temps durant la moisson a été des plus favorables. La récolte peut être considérée comme finie, et elle est au-dessus de la moyenne. Il a été calculé par des personnes compétentes que l'augmentation du blé sur la récolte de l'année dernière est de cinquante-six millions de boisseaux. Toute la récolte est bien bonne, et au-dessus de celle de l'an dernier. Cependant la position actuelle de la Bretagne va exiger cette augmentation pour la consommation qui va s'y faire. La patate ne viendra à rien de ce à quoi nous nous attendions il y a quelques mois. L'effet général d'une aussi bonne récolte, et d'une aussi grande abondance de vivres pour l'homme et pour les animaux, sera de donner de l'activité aux manufactures, et de répandre la paix et l'abondance dans les ruches industrielles de Manchester, etc. Quoique la viande de boucherie soit bien chère, nous ne pensons pas qu'elle se vende à meilleur marché de la saison. Quant aux prix des grains, malgré la belle récolte de 1854, il est probable qu'ils resteront suffisamment rémunérateurs à ceux qui en ont semé, pendant longtemps, et jusqu'à ce que nous ayons une récolte encore plus belle.— *Irish Agriculturist Dublin.*

PRIX ACCORDES PAR LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, N.º 1, DU COMTE DE HUNTINGDON, POUR 1854.

SUR LES GRAINS ET LES LÉGUMES.

Blé.

1. Alex. Graham, 25s; 2. James Stott, 20s; 3. Jas. B. Maston, 15s; 4. Joseph Whiteman, 10s; 5. John Remington, 5s.

Pois.

1. William Lindley, 25s; 2. John Borrowdale, 20s; 3. William Robinson, 15s; 4. Edward Mussen, 10s; 5. George Hay, 5s.

Avoine.

1. John Stott, 25s; 2. William Robinson, 20s; 3. Thomas Dolby, 15s; 4. James Stott, 10s; 5. Gilbert Weldon, 5s.

Orge.

1. Francis Durham, 25s; 2. Alonzo Force, 20s; 3. Ira Fosburgh, 15s; 4. Alex. Graham, 10s; 5. Edward Braithwait, 5s.

Blé-d'Inde.

1. William Williamson, 25s; 2. Freeman Nye, 20s; 3. Roswell Canfield, 15s; 4. Francis Stead, 10s; 5. Eli Woodworth, 5s.

Patates.

1. Ralph Moore, 25s; 2. Thomas Brisbin, 20s; 3. Robert Outhet, 15s; 4. Joseph Whiteman, 10s; 5. Henry Winterbottom, 5s.

Foin.

1. Eli Woodworth, 25s; 2. Alex. Graham, 20s; 3. Alonzo Force, 15s; 4. Charles Robinson, 10s; 5. Henry Stephenson, 5s.

Carottes.

1. Alexander Graham, 20s; 2. Roswell Canfield, 15s; 3. Robert Outhet, 10s; 4. William Williamson, 5s.

Ruta Baga.

1. Alexander Graham, 20s; 2. Francis Cookman, 15s; 3. Henry Winterbottom, 10s; 4. Ralph Moore, 5s.

CHEVAUX.

Étalons, Agés.

1. William Etalon, 40s; 2. John Bone, 30s; 3. Henry Stephenson, 20s; 4. Narcisse Letourneau, 10s.

Étalons de 3 ans.

1. James Clark, 30s; 2. Constant-Bousquet, 20s; 3. William Canfield, 10s.

Étalons de 2 ans.

1. Ira Wilson, 20s; 2. Joseph Whiteman, 15s; 3. James Stott, 10s.

Juments Poulinières et Poulins.

1. Henry Winterbottom, 50s; 2. Sixte Coupal, 45s; 3. Felix O'Neil, 40s; 4. Chs. Robinson, 35s; 5. Aaron Miller, 30s; 6. John Borrowdale, 25s; 7. Ira Fosburgh, 20s; 8. John Glass, 15s; 9. Rob. Beswick, 10s; 10. Freeman Woodworth, 5s.

Pouliches de 3 ans.

1. George Woodworth, 25s; 2. Freeman Woodworth, 20s; 3. Francis Cookman, 15s; 4. Charles Robinson, 10s.

Pouliches de 2 ans.

1. David Fosburgh, 20s; 2. William Lindley, 15s; 3. David Barker, 10s.

Poulin d'un an.

1. John Bone, 15s; 2. Joseph Whiteman, 10s; 3. Peter Robinson, 5s.

Pouliches d'un an.

1. Thomas Brisbin, 15s; 2. Thomas Dibb, 10s; 3. Sixte Coupal, 5s.

Chevaux Coupés, de 3 ans.

1. Wm. Robinson, 15s; 2. Wm. Durham, 10s; 3. James McCallum, 5s.

Chevaux Coupés, de 2 ans.

1. Gilbert Weldon, 15s; 2. David Fosburgh, 10s; 3. Robert Barry, 5s.

Paires de Chevaux Appariées.

1. John Remington, 30s; 2. Gilbert Weldon, 25s; 3. Robert True, 20s.

BETES A CORNES.

Taureaux, Agés.

1. Henry Winterbottom, 30s; 2. Freeman Nye, 25s; 3. Robert True, 20s; 4. Maurice Lavalley, 15s.

Taureaux de 2 ans.

1. Freeman Nye, 30s; 2. Henry Borrowdale, 25s; 3. Wm. Lindley, 20s; 4. Gilbert Weldon, 15s.

Taureaux d'un an.

1. Freeman Nye, 20s; 2. Wm. Williamson, 15s; 3. Ed. Mussen, 10s.

Vaches à Lait.

1. Charles Robinson, 35s; 2. John Robinson, 30s; 3. Freeman Nye, 25s; 4. George Winterbottom, 20s; 5. Owen Odell, 15s; 6. Gilbert Weldon, 10s; 7. Edward Mussen, 5s.

Genisses de 2 ans.

1. Charles Robinson, 20s; 2. George Winterbottom, 15s; 3. John V. B. Hoyle, 10s; 4. Peter Robinson, 5s.

Genisses d'un an.

1. Robert Outhet, 20s; 2. Owen Odell, 15s; 3. Charles Robinson, 10s; 4. John Robinson, 5s.

Bœufs de Traits sous le Joug.

1. Freeman Nye, 20s; 2. Timothy Hoyle, 15s; 3. George Lavalley, 10s.

Meilleur lot d'Arimans, 2 ou plus, mais au dessus de 3 ans.

1. Freeman Nye, 25s; 2. John Cookman, 20s; 3. Robert Outhet, 15s.

MOUTONS.

Béliers, Agés.

1. Charles Robinson, 25s; 2. Edward Mussen, 20s; 3. John Robinson, 15s; 4. William Robinson, 10s.

Béliers d'un tonte.

1. Peter Robinson, 25s; 2. John Robinson, 20s; 3. Henry Winterbottom, 15s; 4. George Winterbottom, 10s.

Brebis, Agés.

1. John Robinson, 25s; 2. Henry Winterbottom, 20s; 3. Charles Robinson, 15s; 4. Peter Robinson, 10s; 5. George Lavalley, 5s.

Brebis d'une tonte.

1. John Robinson, 25s; 2. George Winterbottom, 20s; 3. Henry Winterbottom, 15s; 4. Robert Outhet, 10s; 5. William A. Canfield, 5s.

COCHONS.

Verrats.

1. George Lavalley, 25s; 2. Charles Robinson, 20s; 3. Roswell Canfield, 15s; 4. John Stott, 10s.

Truies Nourrissant.

1. John Borrowdale, 25s; 2. George Lavalley, 20s; 3. Eli Woodworth, 15s; 4. Edward Braithwait, 10s.

BEURRE.

1. Eli Woodworth, 25s; 2. Roswell Canfield, 20s; 3. George Lavalley, 15s; 4. John Borrowdale, 10s; 5. William Lindley, 5s.

FROMAGE.

1. Alonzo Smith, 25s; 2. Roswell Canfield, 20s; 3. Thomas Brisbin, 15s; 4. Owen Odell, 10s; 5. John Odell & Son, 5s.

Le parti de labour de cette Société a eu lieu le 16 octobre; la neige qui tomba le matin nous empêcha d'avoir ce à quoi nous nous attendions, vers les dix heures le temps s'éclaircit, et dix-huit concoururent; les prix furent accordés comme suit:

Classe des Personnes Agés, de plus de 21 ans.

1. Robert Ward, 25s; 2. James B Mastin, 20s; 3. Edward Sriver, 15s; 4. John Watson, 10s; 5. Thomas Cordux, 5s

Classe des Personnes au dessous de 21 ans.

1. Alex. Graham, Jr., 40s; 2. Watson Outbet, 35s; 3. Robert Stott, 30s; 4. James Hutchins, 25s; 5. David Paine, 20s; 6. Charles Woodworth, 15s; 7. Chester Vanornum, 10s; 8. Alfred Moore, 5s.

THOMAS GORDON.

Sec'y-Treas.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE D'ORMSTOWN.

Cette société nouvellement organisée a eu sa première exhibition de bêtes à cornes, dans le village de Durham, le 4 octobre, et des prix ont été accordés aux personnes suivantes:

1ère Classe.—Juments poulinières et de traits.—1er prix, Edouard Saddler, Ormstown; 2e do, Thomas Steel, South Georgetown; 3e do, James Sangster, Ormstown.

2me Classe.—Pouliches de deux ans.—1er prix, Wm. Rice, Ormstown; 2e do, John Pringle, Ormstown; 3e do, Jas. Sangster, Ormstown.

3me Classe.—Vaches à lait.—1er prix, Neil McEwan, Ormstown; 2e do, James Sangster, Ormstown; 3e do, James Saddler, Ormstown.

4me Classe.—Genisses de deux ans.—1er prix, Wm. Coultar, Jamestown; 2e do, Wm. Waddell, Ormstown; 3e do, Neil McEwan, Ormstown.

5me Classe.—Genisses d'un an.—1er prix, James Saddler, Ormstown; 2e do, Hugh McKeller, Ormstown; 3e do, Patrick Dumphy, Jamestown.

6me Classe.—Les 3 meilleures Brebis.—1er prix, John McCoig, North Georgetown; 2e do, Jas. D. Bryson, Ormstown; 3e do, Dugald Graham, Ormstown.

7me Classe.—Béliers.—1er prix, James Benning, North Georgetown; 2e do, James Coolin, South Georgetown; 3e do, Alex. Younie, Ormstown.

8me Classe.—Béliers d'un an.—1er prix, Jas. Cowan, N. Georgetown; 2e do, Wm.

Logan, S. Georgetown; 3e do, Wm. Cairns, Ormstown.

9me Classe.—Les 3 meilleures jeunes Brebis.—1er prix, Jas. Benning, N. Georgetown; 2e do, John McCoig, N. Georgetown; 3e do, James D. Bryson, Ormstown.

10me Classe.—Verrats.—1er prix, James Adams, S. Georgetown; 2e do, Wm. Fel-tus, Ormstown.

11me Classe.—Truies.—1er prix, James Cowan, N. Georgetown; 2e do, Dugald Graham, Ormstown.

12me Classe.—Paires de Cochons.—1er John Alexander, N. Georgetown; 2e do, Dugald Graham, Ormstown; 3e do, James Cowan, N. Georgetown.

13me Classe.—Fromage.—1er prix, Wm. Bryson, Ormstown; 2e do, Jas. Cowan, N. Georgetown; 3e do, Jas. Bryson, Ormstown.

14me Classe.—Beurre.—1er prix, Wm. Logan, S. Georgetown; 2e do, Samuel Beird, Jamestown; 3e do, Neil McEwan, Ormstown.

15me Classe.—Pièce d'Étoffe.—1er prix, Alex. Younie, Ormstown; 2e do, John Oook, Ormstown.

Un prix fut accordé à M. P. Dumphy, de Jamestown, pour des échantillons supérieurs d'articles tricotés, de laine filée, etc.

Le parti de labour de cette société a eu lieu sur la terre de David Bryson, éc., de N. Georgetown, le 14 du courant.

Nonobstant les gelées d'avant, et qu'on en eût donné notice que quelques jours avant, onze charrues étaient rendus de bonne heure. Après que chacun eut labouré sa part, les juges, Alex. Scott, de Ormstown, James McWhinny, du même lieu, et Alex.

Bryson, de N. Georgetown, éc., procédèrent à déterminer à qui les prix seraient accordés, et ils les accordèrent aux personnes suivantes:

1er prix, M. Duncan Graham, N. Georgetown; 2e do, Jas. Anderson, do; 3e do, Alex. McDougall, Ormstown; 4e do, Jas. Goundru, S. Georgetown; 5e do, J. Howe, S. Georgetown.

Les juges, dans leur rapport au Comité, dirent que ça été avec beaucoup de difficulté, et seulement avec l'aide d'une corde et d'une règle qu'ils avaient pu déterminer quels des onze laboureurs devaient avoir les prix. Après les affaires du jour les juges, les officiers de la société et les laboureurs, allèrent prendre un bon diner chez D. Bryson, éc.

ARDOISE POUR COUVERTURES.

Que devons-nous employer pour couvrir nos bâties? c'est une question qui prend de jour en jour une plus grande importance, vu que le bardeau que nous employons généralement pour les bâties de ferme, devient à chaque saison, plus rare et d'un plus grand prix, et qui dans la rigueur ne convient pas à cette fin. On a proposé beaucoup de choses pour le remplacer, mais pour la durée, la beauté et le bon marché, comparativement l'ardoise est certainement la meilleure chose

dont nous pouvons faire usage. Plusieurs causes ont jusqu'ici conspiré contre la réputation de ce matériel dans quelques lieux. D'abord l'ignorance où l'on était, en la tirant des carrières, de ce que l'on devait prendre et de ce que l'on devait rejeter. On supposa que la matière écailleuse seulement pouvait être fendue suivant l'épaisseur requise, et que la pierre solide ne pouvait pas être ouvragée; mais parmi les ouvriers plus expérimentés, la matière écailleuse est maintenant rejetée, et le solide seul est en usage. On trouve dans différentes localités et quelquefois dans une même carrière, différentes couleurs d'ardoises, telle que la noire, la bleue, la rouge, etc. J'écrivain a eu le plaisir, il y a peu de temps, de visiter les carrières de North Hebron, Wash., Co. N. Y. L'ardoise que l'on y trouve est d'une belle couleur rouge, et réputée par des juges compétents, être d'une qualité supérieure. Jusqu'à il y a un ou deux ans, on avait ignoré l'existence d'ardoise de cette couleur dans cette contrée, les quelques spécimens qu'on en avait vu, étant importés du pays de Galles ou de France. Un habitant de Galles qui avait été carrier dans son pays, ouvrit le premier une de ces carrières, et depuis ce temps trois ou quatre compagnies ont investi un montant considérable à tirer l'ardoise pour couvrir et les tuiles pour les pavés de pierre connus sous le nom de Mosaïque. Ces carrières sont en plus grande partie exploitées par des habitants de Galles, qui étaient familiers avec cette occupation, avant de venir dans ce pays. L'ardoise rejetée est une matière qui fait une bien belle peinture.

Comme matière d'économie, l'ardoise doit venir avec le temps généralement en usage. On se la procure pour un prix un peu plus élevé que celui du meilleur bardeau; elle n'est pas comme lui, exposée à prendre feu par des étincelles de cheminées ou d'ailleurs et elle durera plus longtemps. On rapporte qu'une vieille maison fut démolie à Boston, et que l'ardoise de la couverture fut vendue pour huit piastres le carré, après avoir servi de couverture pendant cent ans. Un carré d'ardoise peut couvrir la même superficie que mille bardeaux. On peut faire de magnifiques couvertures pour les cottages en employant différentes couleurs d'ardoise dans les carrés alternativement.

[Il y a de l'ardoise en abondance en Canada et on peut maintenant s'en procurer à Montréal, à Québec et dans les principales villes.]—ED. JOUR. DU CULTIV.

COUVÉE DES POULES.

Il suffit de donner treize œufs, aux poules couveuses; une grosse poule peut en couvrir plus, mais étant en petit nombre, les poulets bien éclos, sont plus forts et dans un meilleur état qu'étant en grand nombre, ils sont les faibles et ont été retardés peut-être douze heures après le temps par insuffisance de chaleur. A la fin d'une semaine, il est d'u-

sage, dans les couvées de dindes, d'y ajouter deux ou trois œufs de poule, " pour enseigner aux poussins à becqueter." Ce plan n'est pas mauvais; l'activité des poulets cause de l'émulation dans leurs frères plus gros qu'eux. Les œufs ne prennent qu'une petite place dans le nid et produiront deux ou trois belles volailles.—D. KIRTLAND, Albany.

EXPÉRIENCES DE L'APPAREIL PATENTÉ DE M^{rs} GLASHEN POUR LA TRANSPLANTATION, A BALMORE.

Nous avons déjà appelé l'attention des lecteurs sur cet appareil et sur quelques améliorations récentes que l'inventeur a faites dans ses détails. Chaque nouvelle expérience semble montrer quelques nouveaux traits dans sa construction, ou quelque nouvelle application de l'invention.

Mercredi dernier, M. M^{rs} Glashen, l'inventeur, eut l'honneur d'exhiber l'appareil dans sa forme la plus parfaite, en pleine opération, sur le terrain du palais à Balmore, en présence de son Altesse Royale, le Prince Albert, l'hon. Eleanor Stanley, le major général Charles Grey, le colonel Phipps, le baron Stockmar, et le Dr. Robertson. M. M^{rs} Glashen montra la forme la plus simple de l'invention, savoir, celle appliquée à la transplantation des plantes herbacées, avec laquelle il arracha une plante de bruyère commune, avec une boule adhérente de terre, de 9 pouces de diamètre. Il appliqua alors une machine avec quatre bèches ou dents incisives avec laquelle il enleva de terre un grand peuplier avec une boule adhérente de terre de 22 pouces carrés. En ajoutant quatre autres bèches à celles employées dans cette opération, l'appareil fut en peu de temps converti en une machine capable d'enlever une boule de terre de quatre pieds et huit pouces de long sur trois pieds et cinq pouces de largeur; et avec cela, il procéda à opérer sur un beau bouleau d'environ 20 pieds de hauteur. Ses bèches étant immédiatement enfoncées, et l'appareil ajusté, l'arbre fut dans un moment enlevé de terre, avec une belle boule de terre entourant ses racines, l'opération étant conduite par M. Patterson, jardinier de sa majesté à Balmore, avec l'assistance de deux hommes. Son Altesse Royale fut grandement intéressée par cette invention et de la manière satisfaisante dans laquelle l'ouvrage fut fait. Dans le cours des différentes expériences, son Altesse Royale remarqua à M. M^{rs} Glashen qu'il s'apercevait que plusieurs améliorations importantes avaient été faites dans l'appareil depuis son exhibition dans le jardin de la Société d'Horticulture de Londres, dix-huit mois passés, lorsqu'un peuplier de 55 pieds de haut fût successivement transplanté.

Pendant qu'on faisait les préparations pour arracher le bouleau, son Altesse Royale prit un transplanteur de petite grandeur, (adopté pour déplacer les plantes herbacées) ayant attaché avec lui un jeune peuplier,

elle remarqua la grande facilité avec laquelle l'opération était faite. Le gros bouleau fut ensuite porté par cette voiture à transplanter (tirée par un cheval) à une distance d'un quart de mille et soigneusement replanté. Malgré l'innégalité du chemin le transport de l'arbre fut effectué aisément, la construction de la voiture étant telle qu'elle requerrait comparativement moins de force pour porter une pesanteur donnée qu'une voiture ordinaire.

Toutes les expériences furent si satisfaisantes que son Altesse Royale donna des ordres pour l'acquisition immédiate de l'appareil employé dans cette occasion pour l'usage des terrains de Balmore.

Le Dr. Robertson (commissaire de sa majesté) fut pareillement très satisfait de l'invention et commanda un transplanteur pour sa propriété.

D'après ces expériences, on verra que la machine dont on a fait usage à Balmore est applicable aux arbres de différentes grandeurs. Quand on se sert de toutes les bèches, elle est propre à enlever des arbres avec une boule de terre de 4 pieds et 8 pouces de long sur 3 pieds 5 pouces de large; mais en employant seulement quatre bèches une boule de 27 pouces carrés, peut-être enlevée avec une égale facilité. Ce n'est pas seulement à la transplantation des arbres que cet appareil est applicable. Sa voiture (sans bèches) peut en quelques minutes être convertie en une machine pour nettoyer la terre des troncs ou racines des grands arbres, et peut servir aussi bien pour enlever des pierres ou blocs de pierre sans déranger ni enterrer les fosses qui se trouveraient à l'entour; et ils peuvent être transportés à quelque distance que ce soit par la même machine de la même manière qu'ils ont été enlevés.

La machine de Balmore est propre pour arracher des racines d'arbres ou blocs de pierre de la pesanteur de deux à trois tonneaux. Mais les arbres de toute grandeur peuvent être transplantés en parfaite sûreté par une machine d'une plus grande dimension, de même que l'on peut enlever des pierres ou blocs de pierre de quelque pesanteur qu'ils soient, en ayant une voiture de grandeur et de force correspondantes.

6 octobre, 1854.

UNE GOUTTE D'HUILE.—Tout homme qui vit dans une maison, et surtout si la maison lui appartient devrait en frotter d'huile les différentes parties une fois tous les deux ou trois mois. La maison durera beaucoup plus longtemps et on y vivra beaucoup plus confortablement. Huilez les serrures, les verroux, les gonds de la porte de dehors, et elle se fermera doucement, aisément et en ne la poussant que faiblement. Une serrure négligée, requiert une grande violence pour être fermée et même tant de violence que toute la maison, ses portes, ses chassis, chaque plancher et joints en sont beaucoup ébranlés; et les met dans la nécessité de répa-

lations de toutes sortes en peu de temps, sans rien dire de la poussière qui est mise en agitation chaque fois que la maison est ainsi ébranlée. Le battement incessant des portes, le bruit des serrures et le craquement et sifflement des gonds, est très désagréable. Les fils de métal attachés à la clochette devraient quelquefois être huilés, et ils agiraient beaucoup mieux, avec plus de force et il y aurait moins de danger d'en casser quelque partie, les roulettes des tables et des chaises devraient aussi quelque fois être huilées, car alors elles sont mues avec une si faible impulsion et en faisant si peu de bruit qu'un enfant endormi ou un vieillard n'est pas éveillé. Une serrure de porte bien huilée, s'ouvre et se ferme avec presque pas de bruit. Si on employait pour trois deniers d'huile dans une grande maison par année, nous sauverions beaucoup de chélin dans les serrures et autres ferrures et à la fin nous épargnerions beaucoup de louis dans la réparation d'une maison; et une vieille personne dormant aussi tranquillement jouirait beaucoup plus longtemps d'un bon tempérament et d'une bonne santé. Nous prions ceux qui tiennent maison, de ne pas oublier l'huile. Un point quelquelfois en sauve neuf, et une goutte d'huile quelquelfois sauve des louis.—*Le Constructeur.*

MANIÈRE D'ÉLEVER LES CHEVAUX.

Un poulain de bon sang a toujours beaucoup de courage, et le moyen de s'en assurer est de faire l'épreuve de son courage. Voyez s'il s'effraie à la vue de quelque chose, s'il se plaint à entendre beaucoup de bruit comme le son du tambour, le bruit d'un pont, d'un canon, etc.

Un bon poulain marche généralement devant sa mère, s'il reste par derrière, s'il s'effraie à la vue de quelque chose et au bruit, défaites-vous en de suite. Il n'est pas digne d'être élevé. Si vous avez un poulain de bonne race, traitez-le avec douceur, et ne l'irritez jamais. Nourrissez-le de sel, de croûtes de pain et de morceaux de carottes que vous lui donnez à manger dans votre main. Nourrissez-le bien, mettez-le dans une écurie chaude, et faites lui une bonne litière dans l'hiver. Mettez lui un licou et faites le marcher à l'âge d'un an. Bridez-le à deux ans, et de temps à autre mettez lui une selle sur le dos et traitez-le toujours avec douceur. Faites ceci jusqu'à ce qu'il ait trois ans, alors vous pourrez lui mettre un harnois et le mener par les guides. Prenez garde qu'il ne s'échappe de vous. Dans le printemps, l'été et l'automne mettez-le dans un bon pâturage, où il pourra courir et s'affermir les pattes. A quatre ans vous pourrez l'atteler sur une traîne, et ensuite sur un wagon léger; restez toujours à sa tête. Ne lui obstruez pas la vue, laissez lui voir tout ce qui se passe autour de lui. Une herse est bien bonne pour le dompter. Si vous voulez le faire travailler avec un autre cheval, attelez-le avec un cheval bien dompté, doux, et sûr dans toutes circon-

stances. A cinq ans il pourra faire tout ouvrage peu forçant, et pourra être sellé. Il ne devra pas à cet âge, et même à tout âge, être surchargé. A huit ans le cheval est mûr, ses os, ses muscles sont tout à fait développés et affermis. J'avais un cheval de sang, très animé, et qui aimait beaucoup à courir, et qu'aucun mors ordinaire n'aurait pu retenir. J'avais cassé toutes sortes de freins maillés sur ses mâchoires, sans pouvoir l'arrêter. Alors je pris un vieux mors de bride, et je passai une corde forte dans les anneaux; je lui mis et le fis partir; je tirai sur cette ficelle, et je l'arrêtai de suite. Je me servis de ce mors trois ou quatre fois, criant à chaque fois que je tirais sur cette corde "whoa." Après cela si il était en jeu, le son seul du mors le rendait aussi doux qu'un cheval arabe; il devint plus ferme dans sa marche, et je n'eus plus aucun trouble pour l'empêcher de prendre la course. Il se plaisait à entendre la musique militaire, les cris d'une meute, et le son du canon. Il ne craignait rien. Il était très léger dans sa marche, léger comme un cerf et doux comme un agneau. Je le rendis après quelques années, et mille piastres n'auraient pas tenté celui qui l'avait acheté de moi. Je suis fâché de dire, qu'il brûla dans une écurie.—*Papier Américain.*

STATISTIQUE SUR L'AGRICULTURE.

L'écrit clair et précis ci-dessous par J. Hall Maxwell, éc., secrétaire de la Société d'Agriculture d'Ecosse, est bien digne d'être lu par tous ceux qui ont intérêt à avoir une méthode bonne et puissante pour organiser des sociétés d'agriculture. Cette société, comme on doit s'y attendre, a eu de grands succès. Ils ont d'abord obtenu des rapports de la végétation des cultivateurs eux-mêmes, après quoi des juges très compétents ont fait une visite dans chaque district pour rendre un verdict de la végétation, comme un juré, M. Maxwell dit: Depuis que je suis secrétaire de la Société d'Agriculture de la Haute Ecosse, j'ai été en communication avec quatre présidents du Bureau de Commerce, tous différents dans leurs vues politiques, mais étant tous d'opinion qu'une information de l'état de l'agriculture était d'une grande importance pour le public et surtout pour le cultivateur; la seule difficulté qu'ils rencontraient était de se procurer ces statistiques. Il y a deux ou trois ans M. Labouchère fit une application à notre société pour avoir un état de ses vues, et de la manière de faire cette perquisition. Un plan fut préparé et on le remit à M. Henley, président du Bureau de Commerce sous lord Derby. Il reçut son approbation, et vint ensuite devant son successeur en office, M. Cardwell, sous les ordres de qui l'expérience en fut faite, comme on s'y attendait l'an dernier dans trois comtés d'Ecosse, et dans deux comtés d'Angleterre. Les résultats, dûs à l'assistance et à la co-opération des cultivateurs de ces trois

comtés, furent si satisfaisants que le gouvernement fit continuer cette perquisition dans toute l'Ecosse, et je considère les effets produits par le bon exemple de vos confrères de ces trois comtés, comme un honneur pour votre classe. En effet ils ont porté le gouvernement à placer l'Ecosse dans les premiers rangs en cette matière. Le gouvernement a pensé qu'il était à propos de faire cette enquête dans l'Ecosse de demander l'assistance de la société de la Haute Ecosse et des cultivateurs; et nous avons toute raison de croire, d'après l'assistance des cultivateurs, l'année dernière, et les bons résultats de l'assemblée tenue cette année, que l'assistance que le gouvernement vous demande, lui sera accordée. Le plan de cette perquisition, la confirmation duquel par le gouvernement en étant demandée par la Société de la Haute Ecosse, est caractérisé par des traits bien remarquables. D'abord nous avons pris la liberté de suggérer au gouvernement de ne pas en faire une matière coercitive; soit en établissant un bureau central, et par un acte du parlement, qui exigerait cette information que le gouvernement désirait du cultivateur. Nous avons suggéré au gouvernement d'essayer le système volontaire, et tacher de le mettre en opération parmi les cultivateurs, comme on l'a fait l'an dernier. Ensuite nous insistions emphatiquement sur l'importance de dépouiller cette enquête de tout caractère inquisiteur, et en même temps de faire un rapport de ses résultats de manière à ce qu'il fût totalement impossible à personne d'apercevoir dans ce rapport publié aucune particularité applicable à aucune ferme ou à aucun cultivateur. C'est à vous de juger, d'après la manière dont nous avons conduit cette enquête, si nous avons réussi en donnant effet à ces suggestions. Nous les pensons nécessaires, et je pense que ce sont les moyens que nous avons employés qui nous ont fait réussir, et je vais les énumérer. D'abord, je suis à faire une liste de tous les cultivateurs de l'Ecosse. Je suis très sûr qu'elle renferme 48,000 noms. J'ai pris qu'elle corresponde avec tous ces cultivateurs, et j'espère que dans le mois prochain, tout cultivateur écossais, payant £10 de rente par année, recevra une feuille, accompagnée d'une lettre de mon office, contenant toutes les questions à être faites à chaque cultivateur. Quelles sont ces questions? Nous ne demandons pas au cultivateur, combien il sème de blé, d'avoine ou de patate. Nous ne demandons pas d'informations qui nous feraient découvrir ce qu'on aurait récolté sur chaque ferme. Nous demandons seulement, ce que son voisin connaît comme lui, combien il a d'acres de terre en culture. Ce rapport a deux têtes, moisson et animaux; et quant à la moisson nous demandons combien il y a d'acres en culture, et les subdivisions des différentes cultures. Comme nous ne demandons que cela je pense que je puis vous assurer que nous ne demandons rien que personne ait intérêt de cacher. Je

prie de vous rappeler que je ne publie pas votre liste. Elle est confidentielle entre vous et moi. L'année dernière des listes avaient été envoyées aux cultivateurs dans certains districts; ceux-ci les passaient à leurs voisins et quand elles étaient remplies, on me les renvoyait. On trouvera des objections à cette manière, vû que le cultivateur n'aimait pas à soumettre sa liste à son voisin, quelque respectable qu'il fût, et surtout le rapport de ses animaux. Mais cette année j'ai envoyé les listes directement aux cultivateurs, qui vont les remplir et me les renvoyer directement, de sorte que tout dépendra de la prudence de mon correspondant. Par exemple, je divise le comté de Fife en trois districts, un d'eux est le district de Cupar, composé de dix paroisses. Chaque cultivateur me dit combien il a d'acres de terre en culture, et leur division en chaque espèce de culture. Je les ajoute tout ensemble à mesure qu'ils arrivent, et après la récolte je me trouve en état de dire au gouvernement que les cultivateurs de ce district ont tant, disons mille acres de terre en culture, desquelles tant son en blé et tant en d'autres espèces de grain. Ainsi ce que le gouvernement et le public connaissent, n'est pas ce qu'un cultivateur de ce district, mais tout ce qu'a ce district d'une telle récolte. Vous voyez donc que les questions que je vous fais ne sont pas inquisitoriales, et que la manière dont je mets les réponses ne peut rien divulguer; et la meilleure preuve c'est que les rapports de l'an dernier ont été huit mois devant le public et je défie aucune personne de trouver à quelque chose qui puisse faire comprendre de qui il était parlé. Après avoir parlé de l'importance de donner à chaque cultivateur, aussitôt après la récolte, une juste information de l'état de la culture dans le pays, M. Maxwell continue à expliquer plus particulièrement la manière par laquelle il s'était procuré ces informations, en disant que dans chaque district ils avaient un comité composé d'un cultivateur pratique de chaque paroisse du district; chaque comité ayant un rapporteur. Le rapporteur du district de Cupar était le secrétaire de la Société d'Agriculture de Fife (M. Dingwall, de Ramonnie) dont la capacité lui avait attiré cette charge. Ces membres du Comité venaient de suite ces instructions, leur devoir étant de faire des observations sur l'état de la végétation dans leurs paroisses respectives, et de demander l'opinion de leurs voisins, et après quelques expériences dans les granges, de comparer leurs notes, de faire un état à leur idée, de la récolte du district de Cupar, qu'ils enverraient à la Société de la Haute Ecosse. Ainsi, continue M. Maxwell s'il est fait rapport que la récolte moyenne d'un tel grain est de trente boisseaux par acres dans ce district, je suis de suite en état, d'après les informations que je viens de recevoir, par le nombre total des acres de terre en culture dans ce district, de faire un rapport qui contiendra le nombre de bois-

seaux pour ce district. Ceci fait pour chaque district par des cultivateurs expérimentés, nous approcherons du but, je n'en ai aucun doute. Quant aux animaux nous serons un peu plus inquisiteurs, parce que les informations ci-dessus ne nous disent rien d'eux. D'abord un certain nombre de cultivateurs qui élevaient des moutons ne voulaient pas nous dire quel en était le nombre sur leur fermes; mais quand on leur expliqua que ce n'était pas les animaux de leurs fermes, de leurs paroisses, mais ceux de tout le district, composé de plusieurs paroisses, ils s'apparurent qu'ils étaient aussi en sûreté que les cultivateurs de grains, et je suis orgueilleux de dire que dans tous les districts où il y avait des moutons, l'an dernier, pas un seul n'a refusé de nous en donner quelques informations. J'arrive de Axgylshire, comté très difficile à conduire. Il y avait là de l'opposition mais elle disparut bientôt. J'ai rencontré des hommes fortement opposés à la chose, qui ne comprenaient pas ce qu'il y avait à faire, et ne pouvant se convaincre qu'une telle enquête pouvait produire quelque bien, mais en ayant toujours entendu parler avantageusement, ils sont venus à l'approuver, et à lui promettre du support et de la co-opération.

De la manière de Cultiver les Asperges Géantes.—Un écrivain dans un des premiers volumes de *l'Horticulturist*, (M. Downing, je crois) nous enseigne la manière de faire croître une asperge commune de telle sorte qu'elle rivalisera toujours avec quelque production géante que ce soit. Il dit :

Tous ceux qui ont vu mes carreaux, m'en ont demandé la semence; pensant que c'était une nouvelle sorte, mais je leur montrai le fumier entassé, (la meilleure banque du cultivateur) et leur dis que tout le secret était là. L'apparence était telle qu'on pouvait le voir dans chaque jardin. Vers le 1er de novembre, aussitôt que le froid a bien nourri la tête de l'asperge, je rase à la surface de la terre le coton et la tige; je laisse ça là un jour ou deux, alors j'y mets le feu et quand il est réduit en cendre, je répands cette cendre sur la couche. Je vais alors à ma basse-cour; je prends un voyage de fumier pur et frais de mon étable et j'y ajoute un demi boisseau de fiente de poule, retournant et mêlant le tout ensemble; ceci fait une composition très puissante. Je répands un tel voyage sur chaque vingt pieds de ma couche d'asperge, sur six pieds de large, avec une solide fourche à trois fourchons, je mêle cet apprêt avec la terre; et je laisse ainsi le tout pour l'hiver.

Dans le printemps aussi à bonne heure que possible, je retourne une fois encore légèrement le dessus de la couche. Alors, comme l'asperge croît naturellement sur le bord de l'océan, et affectionne l'eau salée, je lui donne un supplément inaccoutumé de son assaisonnement favori. Je couvre la surface de la couche avec du beau sel, d'une épaisseur d'environ un quart de pouce; ce n'est

pas trop. Quand tombent les pluies du printemps, il se dissout graduellement. Aucune herbe sauvage n'apparaîtra durant toute la saison.

LE COMITÉ EXÉCUTIF.

De la Commission Provinciale appointée pour aviser aux moyens d'assurer une représentation convenable de l'industrie et des ressources du Canada à l'Exhibition Universelle qui doit avoir lieu à Paris en 1855, a l'honneur de faire rapport :

Que le succès de l'effort qui vient d'être fait pour procurer une exhibition digne d'attirer l'attention, sur l'industrie canadienne, à l'Exhibition de Paris, doit dépendre, en grande partie, d'une co-opération cordiale et zèle du public en masse, dans les différents Comités Locaux. Il a été jugé absolument nécessaire d'assurer l'unité d'action aussi bien que l'efficacité, qu'il y ait un Comité Central Exécutif, dont les membres ou au moins une grande majorité d'entre eux pussent se rencontrer ensemble. C'est pourquoi le Comité Exécutif sera toujours anxieux de recevoir l'avis et le conseil des Comités Locaux. Il est recommandé que tels Comités Locaux soient organisés dans les chefs-lieux de chaque Comté dans le Bas ou dans le Haut-Canada et qu'ils soient composés de tous les membres des différentes branches de la Législature, et tous les membres de la commission dernièrement appointée par son Excellence le Gouverneur Général, de tous les Préfets, Maires et Reeves, des Professeurs des Collèges Incorporés, des Présidents et Secrétaires des Sociétés d'Agriculture et des Présidents d'Institutions Mécaniques ou autres corps scientifiques. Les Comités auraient le pouvoir d'ajouter à leur nombre, et il est à espérer que dans chaque localité quel qu'une ou plus, des classes que nous avons indiquées organiseront, en même temps un Comité Local, dont le Secrétaire se mettrait en communication avec le Secrétaire du Comité Exécutif, et lui donnerait toutes les informations en son pouvoir, relatives à l'occupation du peuple dans sa localité. Là où il existe quelque manufacture, il en serait donné avis accompagné de quelques propositions qui pourraient être faites pour son illustration. Pour des raisons qui seront expliquées ailleurs, il est proposé qu'il y ait à Montréal et à Toronto des Comités Centraux Locaux, et comme les devoirs de ces Comités seront beaucoup plus laborieux et sous le poids d'une beaucoup plus grande responsabilité, ils soient organisés d'une manière différente. Il est proposé, jusqu'à ce qu'un arrangement ultérieur puisse être fait, que les membres résidants du Comité Exécutif, correspondraient avec le Secrétaire, et qu'ils soumettraient sous le plus court délai possible les noms de tels messieurs, comme pouvant être éligibles comme membres des Comités Centraux, se souvenant que les qualifications les plus importantes, sont la capacité d'être utile, la co-opération active

et énergique, et le défaut de liaison avec ceux qui doivent exhiber. Ayant pourvu à l'organisation des Comités, le sujet qui se présente ensuite à la considération, est le mode qui doit être adopté pour assurer une digne représentation de notre industrie à Paris. Le Comité Exécutif représenterait de bonne heure au public, l'importance d'arrangements systématiques, et scientifiques quand ils seront praticables. On désire appeler l'attention sur les extraits suivants du rapport des Jurés de l'Exhibition de Londres. Dans le rapport des Jurés, de la première classe sur les produits minéraux, par M. Dufresnoy, membre de l'Institut de France, Inspecteur Général des Mines, etc., il est dit :

“ De toutes les Colonies Britanniques, le Canada est celle dont l'Exhibition est la plus intéressante et la plus complète, et on peut même dire qu'elle est supérieure, en autant que la substance minérale y est concernée, à toutes les contrées qui ont apporté leurs produits à l'Exhibition. Ceci vient du fait que la collection a été faite d'une manière systématique, et il résulte que son étude fournit les moyens d'apprécier à la fois la structure géologique et les ressources minérales du Canada. C'est M. W. Logan, un des membres du Jury, qui remplit la charge d'Inspecteur Géologique du Canada, à qui nous sommes redevables pour cette collection, et sa valeur vient du fait qu'il a choisi sur le lieu même, la plus part des spécimens qui ont été envoyés à l'Exhibition et qu'il les a mis par ordre depuis leur arrivée à Londres.”

Dans le rapport des Jurés de la 3me classe; “ substances employées comme nourriture; ” il est encore dit, par le Dr. Hooker : “ On voit dans la collection des messieurs Lawson, l'épi et le grain de toute espèce de céréales et aussi les modèles de toutes les légumes qui ont été trouvées susceptibles de culture en Ecosse. Les spécimens sont admirables et l'arrangement en est scientifique et excellent. Il n'a été fait aucune considération du coût ou du trouble dans la provision de tout ce qui est nécessaire pour rendre cette collection un tableau vrai et complet des produits végétaux de l'Ecosse. Une médaille de Conseil a été donnée en récompense aux messieurs Lawson pour leur collection des produits alimentaires de l'Ecosse, si admirablement étendue, si complète, si instructive et si scientifiquement arrangée.”

Les Jurés de la 4me classe, dans leur rapport sur les substances animales et végétales employées principalement dans les manufactures, comme instrumens, ou pour ornemens, par le Professeur Owen, disent :

“ Parmi les nombreux échantillons de productions brutes, apportés par différents pays, il y a plusieurs collections d'une valeur spéciale qui ont un mérite de plus par leur perfection, et par le fait qu'elles représentent le commerce et les manufactures d'un pays entier. L'importance de telles produc-

tions est très grande non seulement au point de vue commercial, mais encore dans un point de vue statistique et scientifique, et le Jury pour cette raison, désirant exprimer son approbation du profit pratique qui devait résulter de la formation et de l'étude de telles collections et des avantages que les sociétés commerciales et manufacturières pouvaient obtenir par leurs moyens, a jugé à propos de recommander la récompense de la médaille de Conseil à tous les gouvernements de ces pays dont les produits naturels sont exhibés si utilement et si complètement."

Les trois classes dont nous avons parlé plus haut et qui contiennent les grands produits d'étape du Canada, ses minéraux, ses produits d'agriculture et son bois de construction, le Comité espère qu'il sera fait des efforts pour en assurer une représentation satisfaisante. Il suggérerait pareillement que les manufactures respectives, seraient illustrées par l'exhibition de leurs matériaux dans leurs différents degrés, au point le plus élevé de perfection. Il est de la plus grande importance dans l'opinion du Comité que des copies du rapport des Jurés de l'Exhibition de Londres, soient mises à la portée d'un aussi grand nombre que possible, et toutes les personnes qui désirent exhiber, sont fortement exhortées à lire telles parties de cette intéressant ouvrage, qui pourraient leur être d'une importance spéciale. Ceux qui ont des copies de cet ouvrage, sont priés de les mettre temporairement à la disposition des Comités Centraux ou Locaux.

A cet effet pour aider le public autant que possible, le Comité propose d'ajouter à ce rapport un tableau concis, montrant la classification adoptée à l'Exhibition de Londres, et les récompenses de médailles de Conseil ainsi que les noms des Canadiens qui ont obtenu des médailles, ou "mention honorable." Une liste plus détaillée pourra être donnée ensuite, mais le Comité désire que le délai pour développer son arrangement au public, soit le plus court possible.

Le Comité étant d'opinion que des efforts volontiers ne doivent pas être négligés, a obtenu la sanction des Commissaires sur le principe de payer pour tous les articles envoyés à l'Exhibition de Paris, mais en même temps, il propose que les contribuables reçoivent tous les prix ou marques d'honneur qui pourraient leur advenir pour les articles envoyés par eux. La grande difficulté pour la mise à exécution de ce plan d'acquisition, est d'éviter la partialité et le Comité a anxieusement porté son attention sur ce point et a jugé à propos de recommander :

1. Que tous ceux qui ont reçu des prix ou mention honorable à l'exhibition en 1851 ou à l'Exhibition de New-York de 1853, et tous ceux qui ont reçu des premiers prix à l'une ou l'autre des Expositions Provinciales du Haut et du Bas-Canada en 1853 et 1854, devraient être invités à envoyer des propositions aux Comités Locaux, déterminant

s'ils enverront les spécimens de leurs produits et de leurs manufactures pour être exhibés à Montréal ou à Toronto le, ou avant le 1er Février prochain, le paiement de tels articles devant se faire à une vente en gros, et la valeur devant en être déterminée dans le cas de contestation par des Juges à l'Exhibition Locale.

2. Le Comité Local pourra de plus recommander à la considération une proposition de la part de ceux qui ont reçu un premier prix à quelque l'Exhibition Locale qui sera référée au Sous-Comité du Comité Exécutif, chargé de cette branche d'industrie.

3. Dans le cas de non succès dans l'obtention des contributions des classes ci-dessus, ou sous des circonstances spéciales, le Sous-Comité pourra prendre telles démarches qu'il jugera les meilleures pour assurer une digne représentation de leur branche particulière. Par ces moyens il est à espérer que le public reposera sa confiance dans l'impartialité du Comité. Mais on propose d'aller plus loin. Tout le public est invité à concourir aux Expositions Locales, à Montréal et Toronto et tout compétiteur heureux aura l'avantage de vendre sa contribution aux mêmes termes que celles fournies par les classes déjà décrites. Le Comité Exécutif ne s'oblige pas à envoyer à l'Exhibition de Paris tous les articles qu'il s'engage à acheter. Il doit être guidé par les circonstances suivant l'étendue de la contribution et l'espace accordé, etc. Les articles qui ne seront pas envoyés, seront comme de raison revendus pour le compte de la commission. Les propositions faites par ceux qui ont intention de fournir des articles sous les règles ci-dessus, doivent être aussi spécifiques que possible et doivent être soumises de suites au Secrétaire afin que le Sous-Comité qui est chargé de s'occuper de cela, puisse en disposer. Il sera prudent d'observer autant que possible à ce que des articles similaires soient faits par différents manufacturiers et différents artisans. Nous espérons que les Comités Locaux se mettront sans délai en activité pour obtenir et se procurer les propositions des contribuables qui ont intention d'en faire. Nous recommandons que toutes les contributions soient envoyées à Montréal ou à Toronto pour être livrées francs de port au Comité Central de chaque localité, et être admises à l'Exhibition à bas prix. Des Juges seront appointés pour aider le Comité à choisir les articles à être envoyés à Paris, mais aucuns prix ne seront donnés en récompense. Tel est le plan, qui dans l'opinion du Comité Exécutif, assurera une position honorable pour le Canada à la grande Exposition de Paris, s'il est supporté avec zèle par les Comités Locaux et par le public.

F. HINCKS, Président.

J. C. TACHE, Secrétaire.

AVIS AUX CULTIVATEURS.

Un écrivain récent a dit : " Moins le cul-

tivateur a de terre, plus il recueillera de grain." Cela est vrai. Notre ami S. possédait autrefois 300 arpens de terre, et il avait en même temps si peu d'argent, qu'il n'en pouvait pas engraisser la moitié. L'effet en était qu'il pouvait à peine payer les frais. L'argent qu'il dépensait pour les clôtures aurait dû être dépensé pour du guano : les frais exigés pour réparations de ses charrues, de ses voitures et de ses harnois équivalaient à peu près à la valeur de sa récolte de pommes de terre. Il y a environ trois ans, S. endossa un billet promissoire pour un ami : l'ami oublia le jour de l'échéance, de sorte que S. eut à en payer le montant. Pour le faire, il hypothéqua sa ferme. L'hypothèque fut forclosée, et une moitié de sa ferme fut vendue à l'enchère. Il se crut ruiné, mais point du tout. L'engrais, le travail, etc., qu'il employait sur 300 acres de terre furent employés sur 100 ou 150, et quel en fut le résultat ? Nous en informerons nos lecteurs : il retire maintenant \$2,000 par an, clair et net, et cela avec la moitié du travail, etc., qu'il employait auparavant pour demeurer dans la pauvreté et l'inquiétude. Nous finirons comme nous avons commencé, en disant : " Moins un cultivateur possède de terre, plus il produit de grain."

NOURRITURE POUR LES VACHES A LAIT.

Nous citons ci-dessous quelques remarques faites par un correspondant du *Cultivateur d'Ohio* sur la manière de nourrir les vaches à lait :

Je considère le blé-d'inde, semé par rang, la meilleure nourriture sèche, que l'on puisse avoir ; on le coupe et on le donne vert ; je pense qu'il vient après la bonne herbe verte, si non meilleur au moins égal au meilleur pâturage.

Les citrouilles et les carottes sont une bonne nourriture pour les vaches à lait ; les navets le seraient aussi si ils ne donnaient pas au lait une saveur que plusieurs personnes n'aiment pas ; on pourrait cependant ôter cette saveur par une chaleur de 130 degrés, aussitôt qu'on trait la vache ; ce qui ôterait aussi tout goût de légumes que pourrait avoir le lait, même celui du porreau et de l'oignon, et le beurre que l'on ferait du lait ainsi chauffé, quant même la vache n'aurait mangé que des porreaux, aurait un aussi bon goût que si la vache eût mangé de la pâture la plus douce. Je ne considère pas le blé en épi comme une bonne nourriture pour les vaches à lait, mais il est excellent moulu et il est encore meilleur mêlé avec à peu près la moitié de la quantité que l'on en mettra de seigle.

Je ne connais aucune espèce de grain qui fera donner plus ou de meilleur lait aux vaches que l'avoine ; mais il faut toujours la faire bouillir, et la laisser refroidir avant de la donner aux vaches ; je puis dire par l'expérience que j'ai faite de l'avoine bouillie, si l'on retire un grand profit dans le lait ; mon impression est qu'elle n'est pas une nourriture profitable pour les vaches à lait, quand

même cela dépendrait du prix du lait et du prix de l'avoine où elles seraient ainsi nourries.

J'ai des connaissances sur la manière que je mettrais en pratique pour nourrir les vaches, si je me proposais de vendre du lait sur les marchés; et quoique ma théorie puisse n'être pas aussi bonne que celle d'un autre, néanmoins d'après ce qu'on retire des observations et de l'expérience, j'ai quelques avantages sur les autres spéculateurs qui n'auraient aucune connaissance pratique. Mon plan serait de nourrir mes vaches pendant toute l'année, excepté quand il y a beaucoup de pâture, et pour cela je semerais une quantité suffisante de blé-d'inde, pour me mettre en état de pouvoir donner à mes vaches pendant l'été, en même temps qu'elles mangeraient de l'herbe, cette nourriture succulente, m'assurant ainsi d'une grande quantité de lait. Et pour l'hiver, j'aurais besoin d'une quantité suffisante de cette nourriture, dont j'aurais bien soin, avec du bon soin léger, dont je ne m'occuperais pas cependant; en donnant aux vaches tant qu'elles en voudraient, avec une portion de foin, et je vous donne ma parole que de cette manière vous auriez beaucoup de lait et de la première qualité.

Comme une addition à ce qu'il y a ci-dessus j'aimerais à avoir des carottes, si je pouvais m'en procurer en hiver, et je pense que la carotte est la meilleure plante pour les vaches à lait qui croisse dans le pays.

Conservation des Restes.— Les cultivateurs perdent plus que les mécaniciens, ou autres, en laissant perdre les restes. Ce n'est pas aisé de tenir une cour propre, pendant que l'on travaille sur une ferme. Mais dans l'automne, tous ceux qui ont du goût et qui sont propres, doivent arranger les choses de manière que tout paraisse avec avantage.

On ne devrait pas donner de bonnes gages à un homme engagé sur une ferme, qui ne voudrait pas se donner la peine de se baisser pour ramasser un clou qu'il trouverait dans son chemin. Il pourrait en ramasser dix plus vite qu'il mettrait à en faire un. Cependant une grande partie de nos cultivateurs laisse perdre les clous sur lesquels ils passent et préfèrent aller en chercher un à la maison.

L'habitude d'épargner est un grand pas et un bon commencement. Celui qui ne s'y habitue pas, ne parviendra jamais, malgré tous les dons qu'on pourrait lui faire. Des strictes habitudes d'économie nous mettraient en état d'être libéraux, quant au contraire on se trouve dépourvus de tous moyens de libéralité.—*Labourer de Mass.*

LA MANUFACTURE DE SAINDOUX DE CINCINNATI.

Il est dit qu'un établissement de Cincinnati a travaillé, l'année dernière, sur trente mille cochons. Pour la conduite de cette importante affaire, les manufacturiers ont 7 grands bassins circulaires d'assez de capacité pour contenir, chacun, quinze mille gal-

lons. Ils reçoivent la carcasse entière, à l'exception des jambons, et le tout est soumis au procédé par vapeur, sous une pression de soixante-dix livres au pouce carré; l'effet de cette opération est de réduire le tout en une masse molle et les os en poudre. La graisse est tirée par des robinets, et le résidu, simple substance terreuse, autant qu'on en fait usage, est emportée pour engrais. Outre les cochons qui atteignent la manufacture en carcasses entières, la grande masse de têtes, côtes, épines du dos, queues, pieds et autres abatis ou débris des cochons, disséqués aux différents abattoirs, est soumise au même procédé, afin d'en extraire toutes les particules de graisse qui y sont contenues. Cet établissement fabriquera, cette année, trois millions six cent mille livres de saindoux, dont les cinquantièmes seront de la première qualité. Rien ne saurait surpasser la pureté et la beauté de ce saindoux, qui est raffiné ainsi que fait par procédé à la vapeur. Six cents cochons passent journellement par ces bassins, l'un après l'autre.—*The Country Gentleman.*

Soin des Bêtes à Cornes.—Un homme qui prend soin des bêtes à cornes doit l'aimer. N'engagez jamais un homme pour prendre soin des animaux d'une ferme, si il ne montre aucune inclination à rester avec eux la plus grande partie du temps, de préférence à être assis devant le feu.

Les bêtes à cornes doivent être bien soignées dans l'automne, avant que l'hiver commence. Elles mangeront du foin le plus mauvais s'il les peuvent en avoir, pendant qu'elles sont dans les pâturages. Donnez leur du mauvais foin et montrez leur graduellement ce à quoi elles doivent arriver avant l'hiver. La nourriture de l'automne est moindre que l'ordinaire, et elles ont besoin d'une autre nourriture. Mais les bêtes à cornes ne doivent pas souffrir de faim, quoique le foin et le grain soient chers.—*Le Labourer de Massachusetts.*

Lin dans l'Ouest.—*L'American Agriculturist* dit que dans la partie méridionale de l'Ohio, des champs étendus ont été consacrés à la production du lin pour semence. L'aute de mécanisme convenable, les tiges sont mises au rebut. On sème de deux à trois minots de graine par acre; ce qui donne de 12 à 14 minots de graine, plus que s'il en avait été semé une plus grande quantité, mais moins de fibre, quand on a intention de la préserver. La culture consiste simplement à labourer et herser une fois, puis à semer et couvrir légèrement la semence. La récolte est fauchée ou arrachée. On obtient aux moulins à lin, de \$1 25 à \$1 50 par minot pour la graine.

Crème chauffée et coagulée.—*Fillingham* dit: "Je pense que je puis faire part à vos lecteurs d'un mode plus simple et plus aisé de faire la crème coagulée ou de Devonshire, que celui qui est mentionné

dans le *Cottage Gardener*. Tenez votre lait dans des vaisseaux de fer-blanc, qui sont beaucoup plus propres et plus doux que ceux de terre ou de bois. Placez le lait de la veille sur le haut de la bouilloire de cuisine, après en avoir ôté le couvercle. Lorsque le vaisseau rendra un son sourd, en le frappant avec le doigt, ôtez-le, et écrémez le lait, le lendemain matin. La chaleur aura naturellement fait monter à la surface toute la partie riche, ou la crème du lait.

Besoins Publics.—Des réponses décisives aux questions suivantes sont immédiatement requises: Comment peut-on gagner une réputation d'hommes de talents dans sa ville native? Comment donner des conseils ou discuter avec un fou? Comment emprunter de l'argent sous le prétexte d'une extrême pauvreté? Comment avoir long crédit des marchands, s'ils vous voient généralement avec des habits usés? Comment pouvez vous faire que vos enfans mentent pour vous sans leur enseigner à mentir pour eux-mêmes? Comment faire des excuses évasives sans encourir l'accusation de mensonge? Comment pourriez-vous faire un ouvrage de mécanisme au-dessous du prix courant sans être lésé?

REVUE DE LIVRES.

GEOGRAPHIE DU CANADA, par T. A. Gibson, Premier Maître de Classe du Département de la Haut Ecole du Collège McGill; auteur du "Guide Canadien," etc., 1854-55. *Hew Ramsay, Montréal.*

Un ouvrage admirable destiné à faire connaître au peuple, et surtout à la jeunesse Canadienne, les ressources naturelles de leur pays natal. Il est compilé avec soin et habileté, et sera trouvé dans toutes les écoles et les maisons du pays. La 1er Partie, donne un excellent description du Canada Est ou Bas-Canada. La 2nd Partie, du Canada Ouest ou Haut-Canada. L'ouvrage est suivi d'une table de référence, contenant plusieurs informations statistiques sur la population, le revenu, la consommation, les travaux publics, les importations, les exportations, chemins de fer, navigation, émigration et agriculture, et que devront se procurer tous ceux qui veulent le bien-être du Pays. Nous invitons chacun de nos lecteurs à se procurer une copie de cet ouvrage, petit mais compréhensible et de grande valeur.

LA CHUTE DE LA FEUILLE.

La chute de la feuille est une chose bien curieuse, et a embarrassé plusieurs grands philosophes. Ca ne peut être attribué au froid au quel la feuille est exposé; parceque quand nne gelée du mois de juin norci nos haies et détruit nos jardins, les feuilles ne tombent pas, elles se fanent et meurent seulement. Ca peut être l'agè, mais c'est une phrase qui n'explique rien. On demanderait naturellement, outre cela, pourquoi quelques

feuilles demeurent tout l'hiver attachées à l'arbre, tandis que d'autres tombent si de bonne heure. Pour comprendre cela, il faudrait d'abord apprendre ce qu'est la feuille, et comment elle est jointe à la branche. Une feuille est une mince partie de rejeton extérieur de l'écorce, qui sort, roidie par des fibres dans qui passent du bois et de ses veines dans la feuille. Par ces moyens, un appareil simple et curieux est construit, le vert ou l'écorce duquel, conrste en de petites vessies; de même qui l'estomac digère que les pommons respirent, de même les fibres transportent la nourriture et l'air de la branche dans l'estomac et les pommons de la feuille. Maintenant, quand la feuille a pris sa première forme, ses vessies fibres ont des membranes très minces, et tout ce qui y est introduit est aussitôt restitué; et si ce qu'elles reçoivent était bien pur, il n'est pas probable qu'elles continueraient longtemps à recevoir et à restituer. Les fluides des plantes ne sont pas liquides, mais au contraire ils contiennent une grande quantité de terre et d'autre matières, qu'ils déposent à chaque fois qu'ils surpassent la surface. Nous savons que quand une chaudière arrive de chez le marchand de fer, son intérieur est toujours luisant et clair, mais aussitôt qu'on a fait bouillir de l'eau de dans il devient terne, et après que l'on s'en est servi plusieurs fois, il devient micrusté et en fin couvert d'une substance qui ressemble à la poterie. Quelque chose de semblable a lieu dans l'intérieur des vessies et des fibres d'une feuille; elles sont d'abord très nettes, mais par degrés elles deviennent veloutées, jusqu'à ce que leurs membranes deviennent assez épaisses pour empêcher le fluide que la feuille contient de passer à travers aisément. Aussitôt que ceci arrive, la feuille commence à être famélique et cesse de croître; le besoin de nourriture la rend faible, une sorte d'indigestion a lieu, et elle meurt.

Dans l'été les feuilles tombent à mesure qu'elles meurent; celles qui sont dans la plus basse partie des branches tombent les premières; mais nous ne nous en apercevons pas, parce que les feuilles qui tombent sont cachées par celles qui restent. Maintenant, la raison pour laquelle une feuille tombe aussitôt qu'elle est morte, semble être celle-ci: l'écorce à laquelle elle tient croît et s'étend; la tige d'une feuille morte se ride et se rétrécit, de sorte que l'une se sépare de l'autre. Il est de fait que c'est justement ce qui arrive à un morceau de fer chauffé et que l'on laisse refroidir; l'extérieur, qui est un oxyde, se refroidit plus vite que l'intérieur. Le métal se rétrécit, mais comme le métal et la surface refroidissent d'une manière différente, ils se rétrécissent et se séparent aussi différemment. C'est le cas dans l'été; et quand il gèle dans l'automne, quelque chose de ce genre arrive. Au moment où les feuilles meurent, pour les raisons ci-dessus, il y a une séparation entr'elles et les branches.—*Journal Littéraire.*

PRIX AU MARCHÉ DE MONTRÉAL.

Taux auxquels les Produits sont achetés des Cultivateurs.

Foin, les 100 bottes, de 15 à \$17.
Paille, do de 6 à \$7.
Œufs, de 10d à 1s.
Beurre frais, la livre, de 1s 3d à 1s 6d.
Do. salé, do., de 11d à 1s.
Fromage du pays, de 6d à 7½d.
Blé, de 9s 6d à 10s.
Orge, le minot, de 5s à 5s 3d.
Seigle, point.
Avoine, de 2s 6d à 2s 9d.
Blé-d'Inde, de 4s 9d à 5s 3d.
Sarrasin, 4s 6d.
Pois, de 5s à 5s 3d.
Bœuf, les 100lbs., de 4 à \$7.
Porc, (moss) \$18.
Mouton, la carcasse, de 2½ à \$6.
Agneau, do, de 1½ à \$2½.
Veau, do, de 4 à \$10.

ON PUBLIE DANS CE MOMENT,

LA GEOGRAPHIE DU CANADA à l'usage des Ecoles et des Familier, par T. A. GRISON, premier maître de Classe de la Haute Ecole du Collège McGill.

Prix, 1s 3d.

HEW RAMSAY.

Nov. 29.

DERNIEREMENT PUBLIÉE LA

MAP DU CANADA, contenant les Lignes de Chemins de Fer, crayonnées fidèlement, se faisant, ou ayant obtenu des Chartres.

Prix, 2s 9d.

HEW RAMSAY.



NOTICE

EST par les présentes donné aux Censitaires des Seigneuries de Lauzon, Silley, Notre-Dames-anges, St.-Gabriel, Belair, Batiscan, Cap de la Magdeleine, Laprairie, et à ceux des Fiefs et Arrière-Fiefs appartenant à Sa Majesté, situés dans la Cité de Québec, la Ville des Trois-Rivières et leurs Banlieues ou dans aucune autre partie du Bas-Canada, que Son Excellence l'Administrateur du Gouvernement, désirant faciliter le changement de tenure dans ces Seigneuries et Fiefs, a ordonné, de l'avis de Son Conseil, que tout acquéreur qui, sous un mois de la date de son acquisition, demandera à commuer et commuera la tenure de la propriété acquise, conformément au Statut provincial de la 10 & 11 Vict. ch 111, obtiendra la remise des Lods et Ventes dus sur son acquisition, pourvu qu'il paie comptant l'indemnité fixée par la loi, ou au moins vingt-cinq louis, si la propriété est située dans la Cité et Banlieue de Québec; et douze louis dix schellings, si elle est en dehors de ces localités, lorsque la dite indemnité excédera les dites sommes respectivement.

A. N. MORIN,

Commissaire des Terres de la Couronne.
Département des Terres de la Couronne, } 6m
Québec, 29 Mai, 1854. } 1 July

ARBRES
FRUITIERS SUPÉRIEURS.

UN ASSORTIMENT CHOISI des différentes sortes les mieux adaptées à ce climat, à vendre chez GEO. M'KERRACHER, (rue Parthenais, Faubourg de Québec, et par le Soussigné, à Sammer-Hill, (ci-devant T. McGregor,) Rue Guy, Chemin de la Côte des Neiges.

JOHN AULD.

Montréal, 2 Oct., 1854.

AVIS AUX CULTIVATEURS.

L'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE le FEU du Comté de Montréal, assure dans tout le Bas-Canada, les propriétés des Cultivateurs à 5s. par £100, pour trois ans, &c.

S'adresser au bureau rue St. Sacrement à Montréal, aux Agents dans les Campagnes, ou aux Directeurs soussignés:—

Wm. Macdonald, Sec., Président, à Lachine.
B. H. LeMoine, " à Montréal.
Edward Quin, " à la Longue Pointe.
F. M. Valois, " à la Pointe Claire.
John Dods, " à la Petite Côte.
G. G. Gaucher, " à Ste. Genevieve.
Frs. Quenneville, " à St. Laurent.
Jos. Laporte, " à la Pointe aux Trembles

P. L. LE TOURNEUX,

Secrétaire et Trésorier.

Montréal, 1 Juillet, 1854.

A VENDRE

UN BELIER de SOUTHDOWN et un TAUREAU d'AYRSHIRE de pur sang, tous deux importés l'année dernière. Pour plus amples renseignements, on pourra s'adresser à M. DUNSCOMB, Président de la Société d'Agriculture de Québec.

Québec, 21 Sept., 1854.

N. B. Ces deux animaux ont remporté des Prix, à la dernière Exposition Provinciale.

IMPRESSION ET RELIURE.

Le Soussigné exécute avec propreté et diligence toutes sortes d'impressions, telles que, Livres, Catalogues, Listes de Prix, Etiquettes pour Expositions d'Animaux, &c. Il Relie aussi, soit des Livres Imprimés, soit des Livres Blancs, tels que, Grands-Livres, Journaux, &c.

H. RAMSAY,

Bureau du Journal du Cultivateur, Montréal.

A CEUX QUI ANNONCENT.

La grande circulation à laquelle le Journal du Cultivateur est parvenu, en fait un excellent médium ou moyen de correspondre avec le public; Le taux pour annonces ou avertissements, n'est que de six sous par ligne pour la 1ère insertion.

Bureau du Journal du Cultivateur, }
Rue Saint-François-Xavier. }

MAGASIN EN GROS DE PAPIER.

Le Soussigné a en main une grande collection Anglaise et étrangère de Papier à Ecrire, à Dessiner et à Enveloppes, choisi par lui-même dans les marchés anglais, écossais et français. Il a aussi un ample assortiment de Livres de Comptes, de toutes grandeurs et réglés d'après différents modes; livres d'Ecoles Anglais; Bibles, Livres de Prières, etc.

HEW RAMSAY,

Rue St. François-Xavier.

Montréal, 28 avril 1854.

AVIS.

LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE No. 2 du Comté de SHEFFORD tiendra son EXPOSITION d'HIVER, à la HALLE du MARCHÉ, dans le Village de GRANBY, le MERCREDI, 10 de JANVIER prochain, à 10 heures de l'avant-midi.

Par ordre,

F. WOOD, Secr.-Trés.

Granby, 1er Nov., 1854.